

Atkinson c6

LE LIVRE

des Ballades

soixante ballades choisies



PARIS

Alphonse Lemerre, Éditeur

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

M DCCC LXXVI

LE

LIVRE DES BALLADES

Il a été tiré de ce livre :

50 exemplaires sur papier de Chine
& 50 — sur papier Whatman.

Tous ces exemplaires sont numérotés & paraphés par l'éditeur.

LE LIVRE
des Ballades

soixante ballades choisies



PARIS
Alphonse Lemerre, Editeur
31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXVI





AVERTISSEMENT



N *nous a ſu gré de donner le* livre des Sonnets. *Voici le* livre des Ballades. *C'eſt un recueil de ballades françaiſes. Ces poëmes n'ont, on le ſait, rien de commun avec les ballades importées d'Allemagne par les romantiques de 1830. La ballade de Villon & de Marot eſt une fleur du pays de France ; la forme en eſt régulière & le parfum diſcret. C'eſt en l'honneur de ce vieux rhythme que nous avons compoſé le préſent livre*

L'éditeur de la Pléiade Françoise *n'a point épousé la colère de Joachim du Bellay contre les ballades & les chants royaux ; il fait le prix de ces vieux poëmes restaurés de nos jours par Théodore de Banville.*

ALPHONSE LEMERRE.

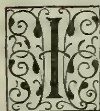


HISTOIRE

DE LA BALLADE



HISTOIRE DE LA BALLADE



IL en eſt des genres littéraires comme des livres : ils ont leurs deſtinées.

Les uns s'épanouiſſent & ſe perpétuent ſur le ſol où ils ſont nés. D'autres, importés de l'étranger, s'implantent & proſpèrent, deviennent nationaux & populaires.

Il en eſt d'autres encore qui n'ont qu'une ſaiſon d'un demi-ſiècle ou d'un quart de ſiècle, & qui meurent avec la génération qui les a pris en faveur

D'autres enfin ont, comme dit le Maître, leurs « pertes du Rhône », apparaiſſent & diſparaiſſent ſelon des lois myſtérieuſes & fatales que la critique hiſtorique a miſſion de découvrir & d'expliquer.

En France, où la mobilité du caractère national ſoumet toutes choſes à l'alternative, où le goût eſt infini dans ſes variations & dans ſes *modes,* ces viciſſitudes ſont plus fréquentes que partout ailleurs. Dans les arts une loi générale préſide à ces évolutions, loi de compenſation & d'équilibre entre les deux ſources principales du génie français, l'imagination & la raiſon, ou, pour nous conformer au langage de la polémique actuelle, le *bon ſens* & le ſens artiſte.

Toute l'hiſtoire de notre littérature notamment roule entre ces deux termes : revanches perpétuelles de l'eſprit de raiſonnement ſur le génie poétique, & de celui-ci ſur celui-là.

Les époques artiſtes s'inquiètent de la langue & des formes, remontent l'inſtrument poétique, renouvellent le matériel des moyens d'expreſſion.

Les époques de raiſonnement démontrent, enſeignent, diſcutent, propagent, grandes auſſi dans leur inquiétude du vrai, dans leur amour expanſif de l'humanité & du bien.

Lorſque, au commencement de ce ſiècle, on ſentit la néceſſité de rendre à la langue poétique l'énergie & l'éclat qu'elle avait perdus pendant cent cinquante ans de diſcuſſions & de luttes, on ſe retourna naturellement vers les époques de poéſie floriſſante. On alla rechercher la tradition de l'art oubliée près des derniers lyriques, ceux de la Renaiſſance & du règne de Louis XIII. Le beſoin de regagner de la ſoupleſſe & de la préciſion fit reprendre en goût les vieux rhythmes, exercices de la rime & de la meſure. Le Sonnet, le Rondeau abandonnés après Voiture & La Fontaine reparurent; le Triolet même retrouva des dévots. La Ballade ſeule fut négligée, ou plutôt fut omiſe, non par dédain, j'aime à le croire, mais par mégarde, ou du moins, par malentendu. On paſſa près d'elle ſans la reconnaître.

Délaiſſée dès le XVIIe ſiècle, au temps de Molière, alors que le Rondeau & le Sonnet floriſſaient encore, la Ballade n'était pas ſeulement oubliée; elle était méconnue. Elle n'avait eu ni un Benſerade, ni un Voiture pour illuſtrer ſon déclin. Une étrangère avait pris ſa place, & l'avait ſi bien remplacée, qu'on ne la connaiſſait plus.

Clairs de lune, châteaux en ruine hériſſant

les monts, lacs myſtérieux hantés par les Elfes, chevaliers-fantômes ſurgiſſant viſière baiſſée dans l'oratoire des châtelaines, courſiers infernaux emportant au galop les amants parjures, amoureuſes Ondines tapies dans les roſeaux, ſpectres, apparitions, vampires, échos fallacieux, couvents profanés, chaſſeurs aventureux trouvés morts un matin dans la clairière, Dieu ſait de quelle faveur vous avez joui de 1820 à 1835! Dieu ſait le compte des têtes que vous avez tournées, des cœurs que vous avez fait battre, & auſſi avec quelle ardeur tu as été courtiſée & pourſuivie de roc en roc, le long de ton vieux fleuve, toi, Lorelei! fée capricieuſe & fugitive des bords du Rhin, Muſe de la BALLADE ALLEMANDE! Tout fut Ballade alors : la jeune fille filant ſon rouet, le vieux ſeigneur pleurant ſon fils mort à la bataille, le châtiment des ſoldats blaſphémateurs emportés par le diable, le voyageur égaré par le feu follet pendant la nuit, le ſabbat des moines ſacrilèges dans le cloître abandonné! Tout s'en mêla, le piano comme la lyre, & le pinceau, & le crayon Pas de tableau ſans tour féodale & ſans fautôme, pas de chant qui n'eût pour accompagnement le *trap-trap* infernal, ou le tintement de la cloche maudite, ou le vol tourbillonnant des

efprits. Et ni le poëte, ni le muficien, ni le peintre ne fe doutaient qu'ils intronifaient un bâtard, & que ce genre nouveau, que cette importation étrangère qu'ils fêtaient avec enthoufiafme n'était au fond que la *Romance*.

Remarquons en paffant que ces prétendues Ballades allemandes s'appellent proprement des *Lieds* (Lieder), mot qui fe traduirait exactement en français par celui de *Lai*, d'où l'on a tiré Virelai, & qui caractérifa pendant le moyen âge un genre de poéfie particulier, analogue au conte ou au fabliau : *Lai de la Dame de Faël, Lai du Roffignol, Lai d'Ariftote*, &c. (Voir notamment les poéfies de Marie de France éditées par De Roquefort, Paris, 1832.)

Les Allemands, plus fidèles que nous à l'étymologie, ont donné le nom de Lieder à des chanfons hiftoriques ou légendaires, complaintes quelquefois, en ftances & fans refrain, où l'on retrouve le ton & le genre des anciens *Lais* français du XIIIe fiècle.

Les Ballades de Gœthe font des Lieder ; celles de Bürger s'appellent fimplement Poéfies (*gedichte*) ; celles de Schiller font ou des Lieder, ou des Chants (*gefange*). Si les uns & les autres ont quelquefois donné pour fous-titre à leurs poëmes le mot *Ballade*, c'eft un effet

de la même confufion qui a fait attribuer vulgairement ce nom à de certaines cantilènes ou complaintes populaires, par exemple à la complainte du *Juif-Errant;* & c'eſt une fantaiſie qui n'engage à rien en français.

Et voilà comment une bouffée d'air allemand pouſſée par les vents du Rhin eſt venue chez nous obſcurcir une queſtion d'étymologie & a effacé du répertoire poétique un des plus anciens genres nationaux.

Le vieux genre français proteſtait cependant, publiquement & en pleine lumière de luſtre, chaque fois qu'au Théâtre-Français on jouait *les Femmes ſavantes,* & que Vadius, ſollicité par Philaminte de manifeſter ſon génie, touſſait en déroulant ſon cahier : — *Hum ! c'eſt une Ballade; & je veux que tout net vous m'en...* Pourquoi une Ballade? L'auteur le ſavait; le public ne le ſavait plus. Ce n'eſt pas ſans raiſon que Molière, voulant préſenter ſon Vadius comme le type accompli du pédant, en fait un rimeur de Ballades, de préférence à tout autre poëme. Le Sonnet était encore trop goûté, malgré les Cotins & les Orontes, le Rondeau trop bien en cour avec Benſerade, Voiture & Sarrazin. La Ballade ſeule était un genre aſſez archaïque, aſſez *paſſé de mode* & *ſuranné,* comme dit

Triffotin, pour agréer à un amateur de vieilleries, à un cuiftre en *us*, bardé de grec & de latin. Ménage, l'original préfumé du perfonnage de Vadius, Ménage qui, en horreur du langage vulgaire, célébrait fes amours en italien & en grec, fe ferait peut-être permis le français dans la Ballade ; il ferait même furprenant qu'il ne l'eût pas fait.

Si Vadius n'eût pas été fi rudement interloqué par fon introducteur, ce n'eft pas une romance qu'il eût récitée, ni une complainte, ni quoi que ce foit en ftances d'un nombre indéterminé, de coupe & de mefure arbitraires. Il eût défilé de fa voix chevrotante trois ftrophes d'égale longueur & de même mefure, correctement compofées fur les mêmes rimes, & les eût couronnées, en guife de bouquet, d'une demi-ftrophe adreffée fous titre d'Envoi à Philaminte ou à Bélife, où il eût accumulé, marié & fondu toutes les grâces de fon éloquence & toutes les fineffes de fon efprit. Surtout il eût fait briller fon adreffe en ramenant heureufement à la fin de chaque ftrophe & de l'Envoi un même vers, refrain de fes doléances ou de fon efpoir. Il fe fût bien gardé, en outre, d'entrelacer capricieufement les rimes mafculines & les féminines, fachant que leur ordre eft déterminé par des

principes rigoureux desquels dépend la perfection de la Ballade. Voilà ce qu'aurait fait Vadius, en poëte exact & instruit des bonnes traditions; & ainsi il eût rectifié d'avance la définition du dictionnaire de l'Académie qui, au mot *Ballade*, n'indique ni le nombre des strophes, ni leur mesure, & qui ne parle pas de l'Envoi.

Il va sans dire que cette Ballade supposée n'eût eu d'autre ridicule que celui de son auteur, de même que le Sonnet du carrosse ne fait rire qu'aux dépens de Trissotin.

La Ballade est donc un genre spécial, ayant sa forme propre, ses lois fixes & inviolables. C'est de plus un genre national, né du sol, non moins que le Rondeau *né gaulois*, ni que le Sonnet, invention des vieux trouvères, rapporté, & non apporté, de Florence par Du Bellay. Peut-être même est-elle l'aînée de l'un & de l'autre?

Le premier traité de poétique imprimé en français, celui de Henri de Croï, publié par Antoine Vérard, en 1493 [1], en donne les règles

1. L'Art et Science de rhétorique *pour faire Rigmes & Ballades*. Paris, imp. par Anthoine Vérard, in-4° gothique. Réimpr. par Crapelet en 1832.

précifes qui n'ont pas varié depuis. Ces règles font les mêmes que nous avons rappelées tout à l'heure, pour les faire appliquer au pédant Vadius. Pourtant le précepteur du xve fiècle eft autrement explicite & autrement minutieux que nous ne l'avons été. Il reconnaît d'abord trois efpèces ou trois variétés de Ballades, *Ballade commune, Ballade balladante* et *Ballade fratrifée.* De ces trois variétés la Ballade commune eft le type. C'eft par celle-là qu'il commence, & c'eft fous ce nom qu'il développe les règles compliquées qu'une monographie ne faurait fe difpenfer de citer, au moins en réfumé :

« Ballade commune doict avoir refrain & trois couplets & Envoy de Prince, duquel refrain fe tire toute la fubftance de la Ballade... Et *doit chacun couplet par rigueur d'examen avoir autant de lignes que le refrain contient de fyllabes.* Si le refrain a huit fyllabes, la Ballade doit être formée de vers huictains. Si le refrain a neuf fyllabes, les couplets feront de neuf lignes, &c. » Ce n'eft pas tout : de même que l'étendue du refrain gouverne l'étendue de la ftrophe, de même le plus ou moins de longueur de la ftrophe régit & modifie la correspondance & l'entrelacement des rimes : dans la ftrophe de huit vers les rimes font fimplement

croifées; dans celle de neuf vers, & au delà, les quatre premiers vers feulement font en rimes croifées; le refte, fuivant le précepte de Henri de Croï, doit fe régler ainfi qu'il fuit : « Les cinquième, fixième & huitième vers font de pareilles terminaifons, différentes aux premières, & le feptième & le neuvième pareils & diftingués à tous autres. » Dans la ftrophe de dix vers « le cinquième rimera avec le quatrième ; les fixième, feptième & neuvième font de pareille terminaifon ; le huitième & le dixième égaux en confonnance ». Enfin, « fi le refrain a *fix* fyllabes, les couplets feront de *onze* lignes, les quatre premières fe croifant, la cinquième & la fixième pareilles en rimes ; les feptième, huitième & dixième égales en confonnance, les neuvième & onzième de pareille termination. — Et eft auffi à noter que tout envoi a fon refrain pareil comme les autres couplets ; mais il ne contient que cinq lignes au plus, & prend fes terminaifons felon les dernières lignes defdits couplets. » J'omets, pour ne pas compliquer davantage cet écheveau de menus préceptes, les indications relatives aux Ballades balladantes, fratrifées & redoublées, qui toutes dérivent de la Ballade commune. Les curieux les pourront aller chercher dans le livre d'Henri de Croï, heureufe-

ment réimprimé, comme je l'ai dit en note, au commencement de ce fiècle. On peut néanmoins juger de l'importance de la Ballade au xve fiècle par l'étendue qui lui eft accordée dans un traité de poétique où le Rondeau n'eft encore que le Rondeau fimple, le *Rondel* de Charles d'Orléans, & où le Sonnet n'eft même pas nommé.

Le Sonnet, en effet, n'a eu tout fon luftre qu'au fiècle fuivant ; & ce n'eft guère qu'à la fin du xve fiècle que le Rondeau a reçu fa forme définitive. La Ballade les a précédés l'un & l'autre de deux cents ans dans la gloire. Le xive fiècle fut fa période d'éclat & d'honneur. Elle eft alors le genre préféré & adopté, le genre des genres, le patron claffique & populaire de l'infpiration poétique. On faifait des rimes fous le titre de *Livre des cent ballades*, fignées de noms divers & quelquefois illuftres. L'un de ces recueils, fignalé par M. Paulin Pâris [1], porte les noms de Jean de Werchin, fénéchal de Hainaut, Philippe d'Artois, Jean Boucicaut, duc d'Orléans, duc de Berry, La Trémouille, Bucy, le bâtard de Coucy, &c. Au moment où Antoine Vérard imprimait l'*Art & Science de rhétorique,* la Ballade avait déjà fes illuftrateurs, Jean de

1. *Manufcrits de la bibliothèque du roi,* t. VI.

Lefcurel, Guillaume de Machault, Jean Froiffart, l'hiftorien, Euftache Defchamps, Chriftine de Pifani, Alain Chartier, Charles d'Orléans, Villon, Henri Baude, Guillaume Crétin, Roger de Collerye, auxquels devaient fe joindre, au fiècle fuivant, Clément Marot, & plus tard Voiture, Sarrazin & La Fontaine.

Henri de Croï, il eft vrai, ne dit rien de l'origine de la Ballade, & n'en nomme point l'inventeur. Mais en ces temps anciens, on le fait, il n'y a point d'inventeurs; le poëte & l'artifte s'appelaient multitude. Poëmes & cathédrales étaient l'œuvre de tous & du temps.

L'opinion commune des érudits [1] eft que ces anciens rhythmes français, Sonnet, Rondeau, Ballade, &c., ont été mefurés, calqués fur des airs notés, airs à chanter ou à danfer. Sonnets, rondes, ballets ont effectivement le même fens, de chant ou de danfe. Il y a eu là quelque chofe d'analogue au fyftème poétique des Grecs & des Arabes, dont les rhythmes poétiques fe

1. En particulier celle de M. Anatole de Montaiglon, un des jeunes favants qui ont pénétré le plus profondément dans l'étude de notre ancienne poéfie françaife, et dont les confeils nous ont été précieux dans le cours de ce petit travail.

ramènent tous à un certain nombre de types & de patrons, de « timbres », comme auraient dit les anciens vaudevilliſtes du Caveau.

C'eſt au reſte le ſentiment exprimé par Étienne Paſquier, dans ses *Recherches,* à propos du Sonnet, mot que les Italiens, dit-il, *ont repris de notre ancien eſtoc :* — « Ode grec & Sonnet italien ne ſignifient autre choſe que chanſon. »

Il n'eſt pas juſqu'à « mot » lui-même qui n'ait eu temporairement, il eſt vrai, le même ſens, au témoignage d'Huet, évêque d'Avranches, dans ses *Diſſertations :* — « *Mot* & *ſon,* dit-il, ſignifiaient autrefois la parole & le chant dont était compoſée la chanſon ; *mot* a depuis paſſé au chant, témoin *motet*... »

On ſait par trop d'exemples que les anciens rhythmes, devenus plus tard purement littéraires, ſe chantaient primitivement. Gérard de Nerval a déjà relevé le paſſage du *Roman comique* où une ſervante d'auberge chante en lavant ſa vaiſſelle une Ode du « vieux Ronſard ». Colletet, dans ſon *Art poétique,* cite un Sonnet d'Olivier de Magny dont « toute la cour du roy Henry ſecond fiſt tant d'eſtime, que tous les muſiciens de ſon temps, juſqu'à Rolland de Laſſus, travaillèrent à le mettre en muſique, & le chantèrent

mille fois avec un grand applaudiffement du roy & des princes. »

Saint-Amand, dans le petit traité hiftorique qui précède les *Nobles Triolets*, opine que ce nom leur a été donné autant parce qu'ils fe chantaient à trois (en trio), felon la vieille mode du théâtre, qu'à caufe du vers qui s'y répète trois fois.

Y eût-il de l'équivoque fur ce point au fujet du Triolet, ou du Sonnet même, il ne faurait y en avoir pour la Ballade dont le nom dénonce trop clairement l'origine : ballets, danfes.

C'eft donc fur un air noté, connu, populaire, fur un air à danfer qu'aura été réglé cet entrelacement de rimes que Boileau déclare capricieufes, lui qui pourtant trouvait de la naïveté dans la complication du Rondeau.

C'eft fans doute auffi un air noté qui aura fervi de modèle au *Chant-Royal,* contemporain de la Ballade, & qui peut-être lui a fourni l'Envoi qu'elle n'a pas à l'origine.

Lequel eft l'aîné, du Chant-Royal ou de la Ballade? On ferait tenté de croire que c'eft le premier, fi l'on ne confidérait que l'Envoi. L'Envoi, — *l'Envoy de Prince,* comme dit de Croï, — ce gentil appendice, cette adreffe refpectueufe & gracieufe, femble bien en effet

appartenir en propre au Chant-Royal. C'était un hommage, un renvoi au poëte couronné du précédent concours, qui prenait le titre de Roi & donnait la matière, le ſujet du concours ſuivant, & non, comme on pourrait le croire d'abord, une dédicace au prince régnant, au ſouverain du pays.

Pourtant cette formule courtoiſe & galante ne pouvait-elle exiſter d'ailleurs ? Je crois qu'on en pourrait trouver des exemples dans les chanſons du XIIIe ſiècle. Il eſt notamment une chanson du roi Thibaut commençant ainſi :

Chanter m'es tuet, que ne m'en puis tenir,

chanſon en ſtrophes de huit vers, ſans refrain, & qui ſe termine par une demi-ſtrophe, dont voici le premier vers :

Dame, mercy, qui toz les biens avès.

N'eſt-ce pas là une forme d'envoi ?

Henry de Croï parle du Chant-Royal, mais brièvement & comme pour mémoire, après s'être longuement étendu & complu dans ſon analyſe de la Ballade : — « Champt Royal, dit-il, ſe recorde aux Puys où ſe donnent cou-

ronnes & chapaulx à ceulx qui mieulx le fçavent le faire ; & fe faict à refrain, *comme Ballades;* mais y a cinq couplets & envoy. »

« Comme Ballades », notez cela : c'eſt peut-être là la marque de poſtériorité. Mais ne femble-t-il pas que, dans cette brève mention, Croï parle un peu ironiquement de la royauté des Puys, des couronnes & des chapeaux qu'elle confère ?

Le Chant-Royal pourrait donc n'être que la Ballade développée, & l'envoi de la pièce de concours ne ferait qu'une application académique d'un ufage déjà admis en poéfie.

Eſtienne Pafquier, qui ne fe prononce pas fur la queſtion de priorité, dit feulement que le Chant-Royal convient mieux aux fujets graves & pompeux, & que la Ballade a « plus de liberté ».

Eh ! fans doute, la Ballade eſt libre. Elle n'eſt aſſujettie à aucun ton, ni à aucune infpiration fpéciale, ni à la majeſté, ni à la pompe, ni à la triſteſſe, ni à la gaieté. Elle n'eſt point condamnée, comme la plaintive Élégie, à s'habiller de deuil & à aller pleurer, les cheveux épars, dans les cimetières. Rien ne l'oblige à fe parer de fleurs des champs, comme l'Idylle, ni à fecouer les grelots, comme la Chanfon. Son caractère

eſt dans le rhythme, & nullement dans le ſentiment, ni dans le ſujet. Auſſi n'eſt-il point de ton qu'elle n'ait pris, de ſentiment ou d'idée qu'elle s'interdiſe : tour à tour pompeuſe avec Marot, guerrière avec Euſtache Morel, amoureuſe & mélancolique avec Charles d'Orléans, mignarde avec Froiſſart, ironique & badine avec Voiture & Sarrazin. Villon l'a faite à ſon gré, cynique dans ſa peinture du logis de la Groſſe Margot, pieuſe & ſéraphique dans ce cantique à la Vierge, écrit pour ſa mère, que Théophile Gautier compare aux peintures primitives des vitraux & des miſſels, à un lis immaculé s'élançant du cœur d'un bourbier.

Mais cette diſtinction d'Eſtienne Paſquier ne tranche-t-elle pas les deux rôles ? D'un côté le genre académique, ſolennel, formaliſte ; de l'autre un produit ſpontané, œuvre de tous, invention populaire ou nationale, un rhythme ſimple & obéiſſant, ſe prêtant à tout, parlant de tout ſans préjugé & ſans reſtriction, & devenant à un moment donné la forme préférée, courante, adoptée partout, en haut & en bas, à la cour comme à la halle. Et, je le demande, lequel des deux fera le type ? Lequel aura hérité de l'autre, ou ſe fera modelé ſur lui ? A la queſtion ainſi poſée il y a, ce me ſemble, une réponſe

facile : les académies adoptent, elles réglementent, elles confacrent, elles couronnent, mais elles n'inventent pas. L'invention naît de la multitude & de la liberté ; elle n'eft jamais fortie d'un concours. Et c'eft pourquoi, pour donner la priorité à la Ballade fur le Chant-Royal, & pour reconnaître en elle la création primitive, le genre-mère, le type, il me fuffit de ces couronnes & de ces « *chapaulx* » dont Henry de Croï parle, à ce qu'il me femble, un peu du bout des lèvres.

J'ai dit que le XIVe fiècle avait été pour la Ballade ce que le XVIe fiècle fut pour le Sonnet, l'heure de l'apothéofe & de la popularité.

Le XIVe fiècle eft une de ces époques artiftes dont nous parlions en commençant, où le génie poétique progreffe & fe dégage en s'appuyant fur des règles précifes. La Poéfie ceffe alors d'être imperfonnelle : les noms abondent. On voit des genres fe créer, accufant la variété des talents & la diverfité de l'efprit national. En un mot, la Poéfie fe fait art : elle renonce à fervir de forme vulgarifante, de truchement, à l'hiftoire, à la théologie, aux fciences naturelles ; elle vit par elle-même. C'eft alors que, fuivant l'expreffion d'un hiftorien, *fleuriffent* ces rhythmes gracieux & bientôt po-

pulaires, le Virelai, le Rondeau, la Ballade.

Ils pouſſent en effet comme fleurs après que s'eſt éteint le grand vent des épopées guerrières, des chanſons de geſtes aux longues *laiſſes*.

M. Victor Leclerc a ſignalé cette évolution de la Poéſie françaiſe, en parlant d'un des derniers auteurs de chroniques rimées, de Creton, qui, en 1399, racontant en vers les luttes des maiſons d'York & de Lancaſtre, s'arrête tout à coup, ſaiſi d'un ſcrupule d'hiſtorien véridique, & continue en proſe le récit commencé, de peur d'altérer dans une traduction poétique le langage de ſes héros :

On vous veuil dire, ſans plus ryme quérir,
Du roi la prinſe; et, pour mieux accomplir
Les paroles qu'ils dirent au venir
Tous deux enſemble,
(Car retenus les ay bien, ce me ſemble)
Sy les diray en proſe; car il ſemble
Aucune fois qu'on adjoute ou aſſemble
Trop de langage
A ſa matière de quoi on faict ouvrage.
Or veuille Dieu, qui nous faict à s'ymage,
Pugnir tous ceulx qui fierent tel ouvrage!

« C'était faire preuve de bon ſens, ajoute M. Victor Leclerc ; le règne de la proſe était venu pour l'hiſtoire. » Et auſſi, ajouterons-

nous, l'ère de l'émancipation pour la poésie.

Qui le croirait ? Le XVIe siècle, ce siècle artiste par excellence & le grand siècle de la poésie lyrique en France, méconnut la Ballade, ou plutôt la sacrifia. Ce fut sa première *perte du Rhône.*

Les poëtes d'alors, enthousiastes de l'antiquité retrouvée, modelèrent leurs œuvres sur les mètres d'Horace, d'Anacréon & de Sappho. Ce fut le triomphe de l'Ode & de l'Odelette, de l'Élégie, de l'Épître & même du Poëme épique.

Les vieux genres français furent repoussés comme gothiques ; le Sonnet seul trouva grâce, à titre d'importation étrangère & par la protection de Du Bellay.

Vauquelin de la Fresnaye sonne le glas dans son *Art poétique :*

De ces vieux Chants royaux décharge le fardeau ;
Ote-moi la Ballade, ôte-moi le Rondeau !
Que ta Muse jamais ne soit embesognée
Qu'aux vers dont la façon à toi s'est enseignée...

Qu'entendait-il cependant par cet enseignement spontané ?

C'est, à la violence près, l'arrêt plus tard édicté par Despréaux dans son code. Ce fut l'épitaphe après la sonnerie funèbre.

Dans l'intervalle, cependant, la Ballade avait rejailli avec éclat, à l'hôtel de Rambouillet, cette académie de grâce, d'efprit & de fin langage. Les Ballades de Voiture font nombreufes & connues. Celles de Sarrazin, plus rares, la *Ballade fur la mort de Voiture,* celle du *Pays de Caux,* celle de l'*Enlèvement en amour,* font de purs modèles du genre en même temps que des chefs-d'œuvre d'élégance & de badinage délicat.

La Fontaine enfin, le dernier des poëtes artiftes au XVIIe fiècle, proteftait en faveur de ces genres rebutés ; &, pour mieux faire comprendre l'art de fes fables, il prouvait fa foupleffe & fon agilité rhythmique en triomphant dans la Ballade, dans le Chant-Royal & le Rondeau.

Après lui, c'en eft fait. C'en eft fait de nos gracieufes efcrimes : l'art eft tout au théâtre. La poéfie tombe au didactique, à la thèfe philofophique & religieufe, aux petits vers en profe galante & fpirituelle de Voltaire & de fon école. Elle retourna, par une inconféquence, par une aberration inconcevable de l'efprit, confondant les temps & les fonctions, oubliant que l'imprimerie, en mettant à la difpofition de tous un moyen direct de commu-

niquer ſes penſées & ſes travaux, a émancipé tous les arts ; elle retourna à l'enſeignement des ſciences naturelles & phyſiques ; on « chanta » les *Trois Règnes,* l'*Inoculation,* le Jardinage, le Syſtème de Kopernick ; on mit en vers des traités de tactique & d'arboriculture !

Oh ! comme après tout un ſiècle de ces non-ſens, de ces erreurs pédanteſques, de ces paradoxes, de ces fadeurs, on dut ſaluer avec enthouſiaſme le premier coup de clairon ſonné par l'art reſſuſcité ! Avec quelle joie dut-on fêter les premiers chants qui annoncèrent que la Poéſie rentrait dans ſon vrai domaine, & ouvrait la voie libre & lumineuſe de la tradition & des maîtres ! On avait tant beſoin, après ces déclamations, ces démonſtrations, ces pamphlets rimés, ces leçons en vers, après ces faux délires, ces exclamations banales, ces invocations à froid, ces

... Deſcriptions ſans vie & ſans chaleur,

tout ce fatras d'un art qui ſe trompe & fait fauſſe route, on avait tant beſoin de ſe reprendre à une inſpiration déſintéreſſée & ſincère !

Ce fut une Renaiſſance encore, où l'âme poétique de la France ſe reconnut, s'écouta & vibra ſpontanément de ſentiments intimes & humains. Elle parla ; mais le langage de la poéſie, fauſſé, corrompu & comme hydropiſé par l'abus du lieu commun & des analogies, réſiſtait à l'expanſion de ces mouvements libres. Il fallut remettre ſur le chevalet cette langue appauvrie, nouée, ankyloſée. Pour lui rendre ſa ſoupleſſe & ſa vigueur, on la remit au régime du gymnaſe & de l'orthopédie. On la jeta dans tous les moules, depuis la ſpirale des *Djinns* juſqu'à la ſtrophe en triolet de *La Captive*. On multiplia les rimes dans *Le Pas d'armes du roi Jean*. Le paſſé vers lequel on ſe tourna par ſympathie de foi & d'études livra ſes exemples & ſes ſecrets. On reprit à Remy Belleau le rhythme charmant de ſon *Avril*. Un nouveau Du Bellay rapporta, non plus d'Italie, mais d'Angleterre, le Sonnet recueilli par Woodsworth & de Kirke White.

La Ballade fut négligée, méconnue. Pourquoi? j'en ai donné des raiſons que l'on jugera.

Pourtant il était juſte que ce gentil poëme, ſi français dans ſa grâce malicieuſe, que cette fleur de nos anciens *jardins de rhétorique & de plaiſance* eût à ſon tour ſa reſtauration.

Honneur au poëte qui nous la rend & qui, ſur cet air danſé par nos aïeux, fait chanter ſans contrainte la Muſe des temps nouveaux !

CHARLES ASSELINEAU.

Septembre 1869.



LE

LIVRE DES BALLADES



Ballade amoureuse

Ne quier veoir Medée ne Jafon,
Ne trop avant lire ens ou mapemonde,
Ne la mufique Orpheüs ne le fon,
Ne Herculès, qui cercha tout le monde,
Ne Lucreffe, qui tant fu bonne & monde,
Ne Penelope auffi, car, par faint Jame,
Je voi affés, puifque je voi ma dame.

Ne quier veoir Vregile ne Caton,
Ne par quel art orent fi grant faconde,
Ne Leandar, qui tout fans naviron
Nooit en mer, qui rade eft & parfonde,
Tout pour l'amour de fa dame la blonde,
Ne nuls rubis, faphir, perle ne jame :
Je voi affés, puifque je voi ma dame.

Ne quier veoir le cheval Pegaſon,
Qui plus toſt court en l'air ne vole aronde,
Ne l'image que fiſt Pygmalion,
Qui n'ot pareil premiere ne ſeconde,
Ne Oleüs, qui en mer boute l'onde;
S'on voet ſçavoir pour quoi? Pour ce, par m'ame:
Je voi aſſés, puiſque je voi ma dame.

Jehan Froissart.

Ballade amoureuse

On me dist, dont j'ai grant merveille,
Que de dormir est temps perdus;
Tant qu'à moi, je m'en esmerveille,
Car le dormir me vault trop plus
Que le villier. C'est mes argus,
Dormir est grant aise de corps,
A desplaisance ne vit nuls;
Je n'ai nul bien, se je ne dors.

Car en dormant je me conseille,
Ce m'est vis, au dieu Morpheüs,
Qui mes besongnes, qu'on toueille,
Remet assés bellement sus,
Car avoir me fait ris & jus
De ma dame & pluisours depors,
Dont en veillant sui moult ensus;
Je n'ai nul bien, se je ne dors.

Encor ti boute il en l'oreille
Qu'à merci ſoie receüs,
Et celle qui eſt non pareille
De donner dangiers & reſus,
Les met à ſa proyere jus,
Et me diſt : « M'amours je t'acors. »
Enſi en dormant voi vertus,
Je n'ai nul bien, ſe je ne dors.

Jehan Froissart.

Ballade amoureuse

Je puis moult bien ma dame comparer
A la fille dou noble roy Priant ;
Plusiors en ot, mais ceste voeil nommer :
Polixena la belle & la riant,
En qui de tous biens ot tant
Que de bonté & de bauté fu plainne.
Tout ensi est ma dame souverainne,
Car les grans biens que je perçoi en li
M'ont pluisours fois en pensant resjoï.

Jonete estoit Polixena, c'est cler,
Quant Acillès l'ama en regardant ;
Ensi amours m'ont pris par regarder
De ma dame son gracieux semblant,
Simple, jone & attraint.

Or ſçai aſſés que j'en aurai grant painne,
Mès j'ai eſpoir qu'elle en ſera certainne
En aucun temps, & cil ſouvenir ci
M'ont pluiſours fois en penſant reſjoï.

Chiere dame, voeilliés conſiderer
Que voſtre ſui & ſerai mon vivant.
Or ai volu voſtre corps figurer
A la fille dou noble roy Priant;
C'eſt tout en vous honnourant,
Mès à la fin que me ſoyés humainne,
Polixena voſtre nom me ramainne
Dedans le voſtre en .V. lettres & qui
M'ont pluiſours fois en penſant reſjoï.

Jehan Froissart.

Ballade

De grant honneur amoureux enrichir
Ne peut, s'il n'a loiauté en s'aye;
Et pour ce fay dedens mon cuer florir
Loial amour d'umilité garnie,
Dont doucement, sans fausseté, servie
Sera la flour nonpareille d'onneur,
De grant beauté, de bonté, de valeur,
Qui de mon cuer souveraine maistresse
Est & sera. J'aray Dame & Seigneur,
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.

A ce me veul tout mon vivant tenir,
Sans rassambler la fausse compagnie
De ceulx qui vont prier et requérir
Dames plusieurs, & font partout amie,
A leur pouvoir, pour leur grant tricherie,
Cil sont vilain, envieux & menteur,

Oultrecuidez, félon, fol & vanteur,
Tout leur désir à faux penser s'adresse,
Tel gent reny : sy pren pour le meilleur
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.

Car tel tricheur font l'onneur amenrir
De mainte dame, en qui n'a villenie,
Tant par jengler com par leur foy mentir.
L'un jure Dieu, l'autre sainćte Marie,
En promettant loiauté qu'ils n'ont mie,
De faux semblant font leur droit gouverneur,
Li malostru, li meschant, li bourdeur;
Tous sont parjur. Pour ce leur fay promesse
Que j'aime mieux à servir, par douceur,
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.

ENVOY.

Prince, je tien que qui veult acquérir
De vraye Amour les biens & la hautesse,
Tant seulement doie en son cuer choisir
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.

Guy de la Trémouille.

Ballade amoureuse

Gente de corps, face adroit coulourée
Humble regart, front hault & bien assis,
Entrueil plaisant, bouche bien ordonnée,
Petit menton, lesres & nez traitis,
Vos joettes sont deux fosses toudis
En soubzriant, ô belle plus que belle!
Vous regarder est un droit paradis:
De jour en jour vo beauté renouvelle.

Car vostre chief a toute gent agrée,
Blont com fin or, vairs œulx, & les sourcils
Avez petiz; la denteure serrée,
Mannette blanche come fleur de lis,
Et au seurplus est vos corps assenis
De tous les biens qui sont en flour nouvelle,
De plus en plus, dame, ce m'est advis:
De jour en jour vo beauté renouvelle.

Or estes-vous donc de bonne heure née
Quant grace avez, la louenge & le pris
D'umilité, de nobles meurs parée,
De beau maintien, de manière & de vis;
Mais sur toutes portez bien vos habis,
Plus que nulle dame ne damoiselle
Qui soit vivant en terre n'en pays :
De jour en jour vo beauté renouvelle.

Eustache Deschamps.

Ballade

Apprenez-moy comment j'auray estat
Soudainement, dame, je vous en prie,
Et en quel lieu je trouveray bon plat
Pour gourmander & mener glote vie. —
Je le t'octroy : Traïson & envie
Te fault sçavoir, ceuls te mettront avant ;
Mentir, flater, parler de lécherie :
Va à la court, & en use souvent.

Pigne toi bel, ton chaperon abat,
Soies vestus de robe très jolie,
Fourre-toy bien quoy qu'il soit de l'achat,
Tien-toy brodé d'or & de pierrerie ;
Ment largement afin que chascuns rie,
Promet assez, & tien po de convent.
Fay tous ces poins ; ne te chaille qu'on die :
Va à la court, & en use souvent.

A maint l'ay veu faire qui s'i embat,
Soi acointer de l'eſchançonnerie,
Jouer aux dez tant qu'il gaingne ou soit mat,
Qu'il jure fort, qu'il maugrie ou regnie ;
Et lors ſera de l'adroite meſgnie.
Fay donc ainſis, met toy touſjours devant ;
Pour avoir nom tous ces vices n'oublie :
Va à la court, & en uſe ſouvent.

ENVOY.

Princes, bien doy remercier ſolie,
Qui m'a aprins ce beau gouvernement,
Et qui m'a dit : A ces poins aſſudie
Va à la court, & en uſe ſouvent.

Eustache Deschamps.

Ballade

Or, n'eſt-il fleur, odour ne violette,
Arbre, eſglantier, tant ait douçour en lui,
Beauté, bonté, ne choſe tant parfaicte,
Homme, femme, tant ſoit blanc ne poli,
Creſpé ne blont, fort appert ne joli,
Saige ne foul que Nature ait formé,
Qui à ſon temps ne ſoit vieil & uſé,
Et que la mort à ſa fin ne le chace,
Et, ſe viel eſt, qu'il ne ſoit diffamé:
Vielleſce eſt fin, & jeuneſce eſt en grace.

La fleur en may & ſon odeur delecte
Aux odorans, non pas joûr & demi;

En un moment vient li vens qui la guette ;
Cheoir la fait ou la couppe par mi :
Arbres & gens passent leur temps ainsi ;
Riens estable n'a Nature ordonné ;
Tout doit mourir ce qui a esté né.
Un povre acès de fièvre l'omme efface,
Ou aage viel, qui est déterminé :
Vieillesce est fin, & jeunesce est en grace.

Pour quoy fait donc dame, ne pucellette,
Si grant dangier de s'amour à ami,
Qui séchera, soubz le pié com l'erbette ?
C'est grant folour ; que n'avons nous mercy
L'un de l'autre ? Quant tout sera pourry,
Ceulx qui n'aiment, & ceulx qui ont amé,
Ly refusant seront chétif clamé,
Et li donnant aront vermeille face,
Et si seront au monde renommé :
Vieillesce est fin, & jeunesce est en grace.

ENVOY.

Prince, chascun doit en son josne aé
Prandre le temps qui lui est destiné ;

En l'aage viel tout le contraire face
Ainsis ara les deux temps en chierté.
Ne face nul de s'amour grant fierté:
Vieillesse est fin, & jeunesse est en grace.

Eustache Deschamps.

Ballade sur la mort
de sire Bertran Duguesclin

Eftoc d'Oneur, & arbres de vaillance,
Cuer de lyon efprins de hardement,
La flour des preux & la gloire de France,
Victorieux & hardi combatant,
Saige en voz fais, & bien entreprenant,
Souverain home de guerre,
Vainqueur de gens & conquerreur de terre,
Le plus vaillant qui oncques fuft en vie,
Chafcun pour vous doit noir veftir & querre:
Plourez, plourez, flour de chevalerie!

O Bretaingne, ploure ton efperance!
Normandie, fay fon entierement,
Guyenne auffi, & Auvergne, or t'avence,
Et Languedoc, quier lui fon monument;

Picardie, Champaigne & Occident,
Doivent pour plourer acquerre
Tragediens, Arethuſa requerre
Qui en eaue fut par plour convertie,
Afin qu'à tour de ſa mort les cuers serre :
Plourez, plourez, flour de chevalerie.

Hé ! gens d'armes, aiez en remembrance
Voſtre pere ; vous eſtiez ſi enſant.
Le bon Bertran, qui tant ot de puiſſance
Qui vous amoit ſi amoureuſement,
Gueſclin crioit. Priez dévotement
Qu'il puiſt paradis conquerre.
Qui dueil n'en fait, & qui n'en prie, il erre,
Car du monde eſt la lumiere faillie ;
De toute honneur eſtoit la droicte ſerre :
Plourez, plourez, flour de chevalerie !

Eustache Deschamps.

Ballade

Maintes gentes me prie que je ſace
Aucun beaulx dis & que je leur envoye,
Et de dictier dient que j'ay la grace,
Mais ſauve ſoit leur paix. Je ne ſçauroye :
Ne puis à beaux dis donner ſens ne joye.
Puis que prié m'en ont de leur bonté,
Peine y mettray, quoique ignorante ſoye,
Pour accomplir leur bonne voulenté.

Mais je n'ay pas ſentiment ne eſpace,
De faux dis, ne de ſoulas, ne de joye,
Car ma douleur qui toutes autres paſſe,
Mon ſentiment joyeux tout le deſvoye :
Mais du grand dueil qui me tiens morne & coye,
Puis bien parler aſſes & apiter
Bien diray plus voulentiers, plus feroye
Pour accomplir leur bonne voulenté.

Et qui voudra sçavoir pourquoy efface
Dueil, tout mon bien, de legier le diroye,
Ce fust la mort qui fery sans menace
Celluy de qui trestout mon bien avoye,
Laquelle mort m'a mis, & met en voye
De desespoir. Ne puis je n'oz santé.
De ce feray mes dis, puis qu'on m'en proye,
Pour accomplir leur bonne voulenté.

ENVOY.

Princes, prenez en gré se ne failloye,
Car le dictier je n'ay mie hanté,
Mais maint m'en ont prié & je l'octroye
Pour accomplir leur bonne voulenté.

Christine de Pisan.

Ballade

Mon doulx ami, n'ayez melancolie
Se j'ai en moi si joyeuse maniere
Et se je fais en tous lieux chiere lie,
Et de parler à maint suis coutumiere ;
Ne croyez pas pour ce, que plus legiere
Soye envers vous. Car c'est pour depceuoir
Les médisans qui veulent tout sçavoir.

Car se je suis gaye, cointe & jolye,
C'est tout pour vous qu'aime d'amour entiere,
Se ne prenez nulz soin qui contralie
Votre bon cuer. Car pour nulle priere,
Je n'ameray autre qui m'en requerre.
Mais on doit moult douter, à dire voir,
Les médisans qui veulent tout sçavoir.

Sachiez devoir qu'amours si fort me lie,
Que votre amour que n'ay chose tant chiere,
Mais ce feroit à moi trop grand folie
De ne faire, fors à vous bonne chiere ;
Ce n'est pas droit, ne chose qui affiere,
Devant les gens pour faire appercevoir
Les médisans qui veulent tout sçavoir.

Christine de Pisan.

Ballade

Tant avez fait par votre grant doulçour,
Très doulz amy, que vous m'avez conquise ;
Plus n'y convient complainte, ne clamour ;
Jà n'y aura par moy defense mise.
Amours le veult par sa doulce maistrise,
Et moy aussi le vueil ; car, se m'ait Dieux,
Au fort c'estoit foleur, quand je m'avise
De refuser ami si gracieux.

Et j'ay espoir qu'il a tant de valour
En vous, que bien sera m'amour assise ;
Quand de beauté, de grace & toute honnour,
Il y a tant, que c'est droit qu'il souffise,
Si est bien droit que sur tous vous eslise,
Car vous estes bien digne d'avoir mieux ;
Si ay eu tort, quant tant m'avez requise,
De refuser ami si gracieux.

Si vous retien, et vous donne m'amour,
Mon fin cuer doulz, & vous pri que faintiſe
Ne treuve en vous, ne nul autre faulz tour,
Car toute m'a entierement acquiſe
Vo doulz maintieng, vo manière raſſiſe,
Et voz très doulz & amoureux beaulx yeux ;
Si auroye grant tort, en toute guiſe,
De refuſer ami ſi gracieux.

ENVOY.

Mon doulz ami, que j'aim ſur tous & priſe,
J'oy tant de bien de vous dire, en tous lieux,
Que par raiſon devroye eſtre repriſe
De refuſer ami ſi gracieux.

Christine de Pisan.

Ballade

Seulette ſuis, & ſeulette vueil eſtre,
Seulette m'a mon doulz ami laiſſée,
Seulette ſuis, ſans compaignon, ne maiſtre,
Seulette ſuis, doulente & courroucée,
Seulette ſuis, en langour meſaiſée,
Seulette ſuis, plus que nulle eſgarée,
Seulette ſuis, ſenz ami demourée.

Seulette ſuis à huiz, ou à feneſtre,
Seulette ſuis en un anglet mucée,
Seulette ſuis pour moi de pleurs repaiſtre,
Seulette ſuis, doulente ou appaiſée,
Seuletteſuis, rien n'eſt qui tant me ſié
Seulette ſuis en ma chambre enſerrée,
Seulette ſuis ſenz ami demourée

Seulette ſuis partout, & en tout eſtre,
Seulette ſuis, où je voiſe, où je ſiée,
Seulette ſuis plus qu'auſtre rien terreſtre,
Seulette ſuis de chaſcun delaiſſée,
Seulette ſuis, durement abaiſſée,
Seulette ſuis ſouvent toute eſplorée,
Seulette ſuis ſenz ami demourée.

ENVOY.

Princes, or eſt ma douleur commenciée,
Seulette ſuis, de tout dueil menaciée,
Seulette ſuis, plus tainte que morée,
Seulette ſuis, ſenz ami demourée.

Christine de Pisan.

Complainte sur la mort du duc de Bourgogne

Plourez, Françoys, tout d'un commun vouloir
Grans & petis, plourez ceste grant perte !
Plourez, bon roy, bien vous devez vouloir ;
Plourer devez vostre grevance apperte !
Plourez la mort de cil qui, par desserte,
Amer deviez & par droit de lignaige,
Vostre loyal noble oncle, le très saige,
Des Bourguignons prince & duc excellent ;
Car je vous dy qu'en mainte grant besongne
Encor direz trestuit à cuer dolent ;
Affaire eussions du bon duc de Bourgongne.

Plourez, Berry, & plourez tuit sy bei
Car cause avez, mort la vous a ouverte !

Duc d'Orleans, moult vous en doit chaloir;
Car par son sens mainte faulte est couverte!
Duc des Bretons, plourez; car je suis certe
Qu'affaire avez de luy en vo jeune age!
Plourez, Flamens, son noble seignourage!
Tout noble sanc, allez vous adoullant!
Plourez, ses gens! car joie vous eslongne;
Dont vous direz souvent en vous doullant:
Affaire eussions du bon duc de Bourgongne.

Plourez, Royne, & ayez le cuer noir
Pour cil par qui feustes ou trosne offerte!
Plourez, dames, sans en joie manoir!
France, plourez: d'un pillier es déserte,
Dont tu reçoys esches à descouverte;
Gar toy du mat! quant mort par son oultrage
Tel chevalier t'a toulu, c'est dommaige!
Plourez, pueple commun, sans estre lent;
Car moult perdez, & chascun le tesmoingne,
Dont vous direz souvent mate & relent:
Affaire eussions du bon duc de Bourgongne.

Christine de Pisan.

Ballade

O folz des folz, & les folz mortelz hommes,
Qui vous fiez tant ès biens de fortune
En celle terre, ès pays où nous sommes,
Y avez vous de chose propre aucune !
Vous n'y avez chose vostre nes-une,
Fors les beaulx dons de grace & de nature.
Se Fortune donc, par cas d'adventure
Vous toult les biens que vostres vous tenez,
Tort ne vous fait, ainçois vous fait droicture,
Car vous n'aviez riens quand vous fustes nez.

Ne laissez plus le dormir à grans sommes
En vostre lict, par nuict obscure & brune,
Pour acquester richesses à grans sommes.
Ne convoitez choses dessoubz la lune,

Ne de Paris, jusques à Pampelune,
Fors ce qu'il fault, sans plus, à creature
Pour recouvrer sa simple nourriture.
Souffise vous d'estre bien renommez,
Et d'emporter bon loz en sepulture :
Car vous n'aviez riens quand vous fustes nez.

Les joyeulx fruicts des arbres & les pommes,
Au temps que fut toute chose commune,
Le beau miel, les glandes & les gommes
Souffisoient bien à chascun & chascune :
Et pour ce fut sans noise & sans rancune.
Soyez contens des chaulx & des froidures,
Et me prenez Fortune doulce & seure.
Pour vos pertes, griesve dueil n'en menez,
Fors à raison, à point, & à mesure,
Car vous n'aviez riens quant vous fustes nez.

Se fortune vous fait aucune injure,
C'est de son droit, jà ne l'en reprenez,
Et perdissiez jusques à la vesture :
Car vous n'aviez riens quant vous fustes nez.

Alain Chartier.

Ballade

sur le régime de Fortune

Sur lac de dueil, ſur riviere ennuieuſe,
Plaine de cris, de regretz, & de clains,
Sur peſant ſourſe & melencolieuſe,
Plaine de plours, de ſouſpirs & de plains:
Sur grans eſtangs d'amertume tout plains,
Et de douleur ſur abiſme parſonde,
Fortune là ſa maiſon touſjours ſonde
A l'ung des lez de roche eſpouventable.
Et en pendant, affin que pluſtoſt fonde,
En demonſtrant qu'elle n'eſt pas eſtable.

D'une part clere, & d'autre tenebreuſe
Eſt la maiſon aux douloureux meſchains,
D'une part riche & d'autre ſouffreteuſe,
C'eſt du coſté où les champs ſont prochains,
Et d'autre part a aſſez fruictz & grains.
Là ſiet fortune ou tout en air habonde,

D'une part noire, & de l'autre elle est blonde :
D'une part ferme, & d'autre tresbuchable,
Muette, sourde, aveugle, & sans faconde
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.

Et là endroit par sa dextre orgueilleuse
Qui retenir ne veult brides ne frains,
En sa maison doubtable & perilleuse
Sont les meschiefz tout mouslez & emprains,
Dont les deliɛtz sont rompuz & enfrains,
Et les honneurs & gloire de ce monde.
Car par le tour de sa grant roche ronde
Fait à la fois d'ung palais une estable,
Et aussi tost que le vol d'une aronde,
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.

ENVOY.

Que voulez vous que je die & responde?
Se fortune est une fois deleɛtable,
Elle sera amere à la seconde,
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.

Alain Chartier.

Ballade

sur la mort de sa dame

Fy de ce May qu'on clame ſi courtois,
Fy de Venus & de la beauté d'elle,
Fy d'eſperuiers, de ſaulcons, & pivois
Fy de harper, de chanter de vielle :
De tous oyſeaulx, excepté l'arondelle,
De moy-meſmes diſ-je ſy par mon âme,
Si fais-je auſſi d'amours, auſſi de Dame.

Fy de tous jeux, de chanſons, de renvois,
Fy de Pallas, & de la beauté d'elle,
Fy de jouſtes, de dances, de tournois.
Et ſi dis ſy de la façon nouvelle :
Si fais-je auſſi de celuy ou de celle
Qui loyaulté maintiendra jour ne terme.
Si faiſ-je auſſi d'amours, auſſi de Dame.

Et s'en dis fy, ſe plus ne la revois,
Pas ne ſeray comme la turterelle :
Ains ſembler vueil au roſſignol du bois.
Car auſſi toſt qu'a fait de ſa femelle,
Sifflant s'en va, & luy monſtre ſon aeſle,
Lireau luy fait, combien que ſoit diffame,
Si ſais-je auſſi d'amours, auſſi de Dame.

Alain Chartier.

Ballade

Priez pour paix, doulce Vierge Marie,
Royne des cieulx, & du monde maiſtreſſe,
Faictes prier par voſtre courtoiſie,
Saincts & ſainctes, & prenez voſtre adreſſe
Vers voſtre fils, requerrant ſa haulteſſe
Qu'il lui plaiſe ſon peuple regarder,
Que de ſon ſang a voulu racheter,
En deboutant guerre qui tout deſvoye;
De prieres ne vous veuilliez laſſer,
Priez pour paix, le vray treſor de joye.

Priez prelaz & gens de ſaincte vie,
Religieux, ne dormez en pareſſe,
Priez, maiſtres, & tous ſuivans clergie,
Car par guerre fault que l'eſtude ceſſe;
Mouſtiers deſtruiz ſont ſans qu'on les redreſſe,
Le ſervice de Dieu vous fault laiſſer,

Quand ne povez en repos demourer;
Priez ſi fort que briefment Dieu vous oye,
L'Egliſe voult à ce vous ordonner,
Priez pour paix, le vray treſor de joye.

Priez, princes qui avez ſeigneurie,
Roys, ducs, contes, barons plains de nobleſſe;
Gentils hommes avec chevalerie,
Car meſchans gens ſurmontent gentilleſſe;
En leurs mains ont toute voſtre richeſſe,
Desbatz les font en hault eſtat monter,
Vous le povez chaſcun jour veoir au cler,
Et ſon riches de vos biens & monnoye,
Dont vous deuſſiez le peuple ſupporter;
Priez pour paix, le vray treſor de joye.

Priez, peuple qui ſouffrez tirannie,
Car vos ſeigneurs ſont en telle foibleſſe,
Qu'ilz ne peuvent vous garder par maiſtrie,
Ne vous aider en voſtre grant deſtreſſe;
Loyaux marchans, la ſelle ſi vous bleſſe,
Fort ſur le doz chaſcun vous vient preſſer,
Et ne povez marchandiſe mener,
Car vous n'avez ſeur paſſage, ne voye,

Et maint peril vous convient-il passer;
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

Priez, galans joyeulx en compaignie,
Qui despendre desirez à largesse,
Guerre vous tient la bourse degarnie,
Priez, amans, qui voulez en liesse
Servir amours, car guerre, par rudesse,
Vous destourbe de voz dames hanter,
Qui maintesfoiz fait leurs voloirs torner,
Et quant tenez le bout de la courroye,
Ung estrangier si le vous vient oster;
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

ENVOY.

Dieu tout puissant nous vueille conforter
Toutes choses en terre, ciel & mer,
Priez vers lui que brief en tout pourvoye,
En luy seul est de tous maulx amender;
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

Charles d'Orléans.

Ballade

En regardant vers le pays de France
Ung jour m'avint, à Dovre ſur la mer,
Qu'il me ſouvint de la doulce plaiſance
Que ſouloie ou dit pays trouver;
Si commençay de cueur à ſouſpirer,
Combien certes que grant bien me ſaisoit,
De veoir France que mon cueur amer doit.

Je m'aviſay que c'eſtoit nonſavance,
De telz ſouſpirs dedans mon cueur garder,
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix, qui tous biens peut donner;
Pour ce tournay en confort mon penſer,
Mais non pourtant, mon cueur ne ſe laſſoit
De veoir France que mon cueur amer doit.

Alors chargeay, en la nef d'esperance,
Tous mes souhays en leur priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demourance,
Et à France de me recommander ;
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder,
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
De veoir France que mon cueur amer doit.

ENVOY.

Paix est tresor qu'on ne peut trop louer,
Je hé guerre, point ne la doit priser,
Destourbé m'a longtemps, soit tort ou droit,
De veoir France que mon cueur amer doit.

Charles d'Orléans.

Ballade

Le beau ſouleil, le jour ſaint Valentin,
Qui apportoit ſa chandelle alumée,
N'a pas longtemps, entra ung bien matin
Priveement en ma chambre fermée.
Cette clarté, qu'il avoit apportée,
Si m'eſveilla du ſomme de souſſy,
Où j'avoye toute la nuit dormy
Sur le dur lict d'ennuieuſe penſée.

Ce jour auſſi, pour partir leur butin
Des biens d'Amours, faiſoient aſſemblée
Tous les oyſeaulx, qui parlans leur latin,
Crioyent fort, demandans la livrée
Que Nature leur avoit ordonnée;
C'eſtoit d'un per comme chaſcun choiſy,
Si ne me peu rendormir, pour leur cry,
Sur le dur lit d'ennuieuſe penſée.

Lors en moillant de larmes mon coeffin,
Je regrectay ma dure deftinée,
Difant : Oyfeaulx, je vous voy en chemin
De tout plaifir & joye defirée ;
Chafcun de vous a per qui lui agrée,
Et point n'en ay, car Mort, qui m'a trahy,
A prins mon per, dont en dueil je languy
Sur le dur lit d'ennuieufe penfée.

ENVOY.

Saint Valentin choififfent, cefte année,
Ceulx & celles de l'amoureux party ;
Seul me tendray, de confort defgarny,
Sur le dur lit d'ennuieufe penfée.

Charles d'Orléans.

Ballade

Las ! Mort qui t'a fait ſi hardie,
De prendre la noble Princeſſe
Qui eſtoit mon confort, ma vie,
Mon bien, mon plaiſir, ma richeſſe,
Puiſque tu as prins ma maiſtreſſe
Prens moy auſſi ſon ſerviteur,
Car j'ayme mieulx prouchainement
Mourir, que languir en tourment,
En paine, ſouſſy & doleur.

Las ! de tous biens eſtoit garnie,
Et en droicte fleur de jeuneſſe ;
Je pry à Dieu qu'il te maudie
Faulſe mort, plaine de rudeſſe ;
Se priſe l'euſſes en vieilleſſe,

Ce ne fuſt pas ſi grant rigueur;
Mais priſe l'as haſtivement,
Et m'as laiſſié piteuſement
En paine, ſouſſy & doleur.

Las! je ſuis ſeul, ſans compaignie,
Adieu ma Dame, ma lieſſe;
Or eſt noſtre amour departie,
Non pourtant, je vous fais promeſſe
Que de prieres, à largeſſe,
Morte vous ſerviray de cueur,
Sans oublier aucunement,
Et vous regrecteray ſouvent
En paine, ſouſſy & doleur.

ENVOY.

Dieu, ſur tout ſouverain Seigneur,
Ordonnez, par grace & doulceur,
De l'ame d'elle, tellement
Qu'elle ne ſoit pas longuement
En paine, ſouſſy & doleur.

Charles d'Orléans.

Ballade

Le premier jour du mois de May,
Trouvé me ſuis en compaignie
Qui eſtoit, pour dire le vray,
De gracieuſeté garnie ;
Et pour oſter merencolie,
Fut ordonné qu'on choiſiroit,
Comme fortune donneroit,
La fueille plaine de verdure,
Ou la fleur pour toute l'année ;
Si prins la feuille pour livree,
Comme lors fut mon aventure.

Tantoſt apres je m'aviſay,
Qu'a bon droit, je l'avoye choiſie,
Car, puiſque par mort perdu ay
La fleur, de tous biens enrichie,
Qui eſtoit ma Dame, m'amie,
Et qui de ſa grace m'amoit,
Et pour ſon amy me tenoit,

Mon cueur d'autre fleur n'a plus cure;
Adonc congneu que ma penſée
Accordoit à ma deſtinée,
Comme lors fut mon aventure.

Pour ce, la fueille porteray
Ceſt an, ſans que point je l'oublie.
Et à mon pouvoir me tendray
Enticrement de ſa partie;
Je n'ay de nulle fleur envie,
Porte la qui porter la doit,
Car la fleurque mon cueur aimoit
Plus que nulle autre creature,
Eſt hors de ce monde paſſée,
Qui ſon amour m'avoit donnée,
Comme lors fut mon aventure.

ENVOY.

Il n'eſt fueille, ne fleur qui dure
Que pour ung temps, car eſprouvée
J'ay la choſe que j'ay comptée,
Comme lors fut mon aventure.

Charles d'Orléans.

Ballade intitulée les contredictz de Franc Gontier

Sur mol duvet affis ung gras chanoine,
Lez ung brafier, en chambre bien nattée ;
A fon cofté gifant dame Sydoine,
Blanche, tendre, pollie, & attaintée,
Boire ypocras, à jour & à nuyctée,
Rire, jouer, mignonner & baifer,
Et nud à nud, pour mieulx les corps s'ayfer,
Les vy tous deux par ung trou de mortaife,
Lors je congneu que pour dueil apaifer
Il n'eft tréfor que de vivre à fon aife.

Se Franc Gontier & fa compaigne Heleine
Euffent cefte doulce vie hantée,
D'aulx & civotz qui caufent forte alaine
N'en mengeaffent bife crouftre frottée.
Tout leur mathon, ne toute leur potée
Ne prife ung ail, je le dy fans noyfier.

S'ils ſe vantent coucher ſoubz le roſier,
Ne vault pas mieulx lict coſtoyé de chaiſe?
Qu'en diſtes vous? ſaut-il à ce muſer?
Il n'eſt tréſor que de vivre à ſon aiſe.

De gros pain bis vivent, d'orge, d'avoyne;
Et boivent eau tout au long de l'année.
Tous les oiſeaulx d'icy en Babyloine,
A tel eſcot, une ſeule journée
Ne me tiendroient, non une matinée.
Or s'esbate, de par Dieu, Franc Gontier,
Hélene o luy, ſoubz le bel Eſglantier,
Si bien leur eſt, n'ay cauſe qu'il me poiſe,
Mais quoy qu'il ſoit du laboureux meſtier,
Il n'eſt tréſor que de vivre à ſon aiſe.

ENVOY.

Prince, jugez, pour tous nous accorder;
Quant eſt à moy, mais qu'à nul n'en deſplaiſe,
Petit enfant j'ay oüy recorder
Qu'il n'eſt tréſor que de vivre à ſon aiſe.

François Villon.

L'épitaphe en forme de ballade que fit Villon
pour luy et pour ses compaignons
s'attendant à estre pendu avec eux

Frères humains, qui apres nous vivez,
N'ayez les cueurs contre nous endurciz;
Car ſi pitié de nous pouvres avez,
Dieu en aura pluſtoſt de vous merciz.
Vous nous voyez cy attachez, cinq, six;
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle eſt pieça dévorée & pourrie;
Et nous les os, devenons cendre & pouldre:
De noſtre mal perſonne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille abſouldre.

Se vous clamons, frères, pas n'en devez
Avoir deſdaing, quoyque fuſmes occis

Par justice; toutesfois vous sçavez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis,
Intercédez doncques de cueur transis,
Envers le Filz de la Vierge Marie;
Que sa grace ne soit pour nous tarie;
Nous preservant de l'infernalle fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

La pluye nous a débuez & lavez;
Et le soleil desséchez & noirciz;
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavez,
Et arraché la barbe & les sourcilz;
Jamais nul temps nous ne sommes rassis;
Puis ça, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir, sans cesser nous charie;
Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre:
Hommes icy n'usez de mocquerie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

ENVOY.

Prince Jésus, *qui sur tous seigneurie,*
Garde qu'Enfer n'ayt de nous la maistrie,

A luy n'ayons que faire, ne que fouldre ;
Ne foyez donc de noftre confrairie
Mais priez Dieu que tous nous veuille abfouldre.

François Villon.

Ballade et oraison

Père Noé, qui plantaſtes la vigne;
Vous auſſi Loth, qui buſtes au rocher,
Par tel party, qu'amour qui gens engeingne,
De vos filles ſi vous feit approcher;
Pas ne le dy pour le vous reprocher;
Architriclin qui bien ſceuſtes ceſt art;
Tous trois vous pris, qu'o vous veuilliez percher
L'ame du bon feu maiſtre Jehan Cotard.

Jadis extraict il fut de voſtre ligne,
Luy qui beuvoit du meilleur & plus cher;
Et ne deuſt-il avoir vaillant qu'un pigne.
Certes, ſur tous, c'eſtoit un bon archer;
On ne luy ſceut pot des mains arracher.
De bien boire ne fut oncques ſaitard.
Nobles ſeigneurs, ne ſouffrez empeſcher
L'ame du bon feu maiſtre Jehan Cotard.

Comme homme embeu, qui chancelle & trépigne,
L'ay veu souvent, quand il s'alloit coucher;
Et une foys il se fit une bigne,
Bien m'en souvient, à l'étal d'ung boucher.
Bref on n'eust sçeu en le monde cercher
Meilleur pion, pour boire tost & tard;
Faictes l'entrer, se vous l'oyez hucher,
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.

ENVOY.

Prince, il n'eut sçeu jusqu'à terre cracher;
Toujours crioit, haro, la gorge m'ard;
Et si ne sceut onq' sa soif estancher,
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.

François Villon.

Ballade que Villon feit à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame

Dame des Cieulx, régente terrienne,
Empériére des infernaulx palux,
Recevez moy, voſtre humble Chreſtienne,
Que comprinſe ſoye entre vos Eſleuz,
Ce non obſtant qu'onques rien ne valuz.
Les biens de vous, ma dame & ma maiſtreſſe,
Sont trop plus grans que ne ſuis pécheresſe;
Sans leſquelz biens ame ne peult mériter,
N'entrer es Cieulx, je n'en ſuis menterreſſe,
En ceſte foy je vueil vivre & mourir.

A voſtre filz dictes que je ſuis ſienne.
De luy ſoient mes péchez aboluz;
Qu'il me pardonne comme à l'Egyptienne,
Ou comme il feit au clerc Théophilus,

Lequel par vous fut quitte & abſoluz,
Combien qu'il euſt au diable faict promeſſe:
Preſervez moy, que point je ne face ce,
Vierge portant, ſans rompure encourir,
Le ſacrement qu'on célèbre à la meſſe;
En ceſte foy, je vueil vivre& mourir.

Femme je ſuis povrette & ancienne,
Ne riens ne ſçay : oncques lettre ne leuz
Au mouſtier voy, dont ſuis parroiſſienne,
Paradis painct, où ſont harpes & luz,
Et ung enfer ou damnez ſont bouilluz.
L'ung me faict paour, l'autre joye & lieſſe.
La joye avoir faictz moy, haulte déeſſe,
A qui pècheurs doivent tous recourir,
Comblez de foy, ſans faincte ne pareſſe.
En ceſte foy je vueil vivre & mourir.

ENVOY.

Vous portaſtes, vierge digne princeſſe,
JÉSUS *régnant, qui n'a ne fin, ne ceſſe.*
Le tout puiſſant, prenant noſtre faibleſſe,
Laiſſa les cieulx, & nous vint ſecourir;

Offrist à mort sa très chère jeunesse ;
Nostre Seigneur tel est, tel le confesse ;
En ceste foy je vueil vivre & mourir.

François Villon.

Ballade

des dames du temps jadis

Dictes moy, ou, n'en quel pays,
Eſt Flora la belle Romaine ?
Archipiada, ne Thaïs
Qui fut ſa couſine germaine ?
Écho parlant quand bruyt ou maine
Deſſus riviere, ou ſus eſtan ;
Qui beaulté eut trop plus qu'humaine ?
Mais ou ſont les neiges d'antan ?

Ou eſt la très-ſage Héloïs,
Pour qui fut chaſtré, & puys moyne,
Pierre Eſbaillart, à ſainct Denys.
Pour ſon amour eut cette eſſoyne.
Semblablement où eſt la Royne,
Qui commanda que Buridan
Fut jetté, en ung ſac, en Seine ?
Mais ou ſont les neiges d'antan ?

La Royne blanche comme ung lys,
Qui chantoit à voix de Sereine;
Berthe au grand pied, Biétris, Allys;
Harembouges qui tient le Mayne;
Et Jehanne la bonne Lorraine,
Qu'Angloys bruſlerent à Rouen;
Ou ſont ilz, vierge ſouveraine?
Mais ou ſont les neiges d'antan?

ENVOY.

Prince n'enquerez de ſepmaine,
Ou elles ſont, ne de ceſt an,
Que ce refrain ne vous remaine:
Mais ou ſont les neiges d'antan?

François Villon.

Doctrine de la belle heaulmière aux filles de joie

Or y penſez belle gantière,
Qui m'eſcolière ſouliez eſtre ;
Et vous Blanche la ſavatière,
Or eſt-il temps de vous congnoiſtre ;
Prenez à dextre & à ſeneſtre ;
N'eſpargnez homme, je vous prie ;
Car vieilles n'ont ne cours, n'y eſtre,
Ne que monnoye qu'on deſcrie.

Et vous la gente ſaulciſſière
Qui de dancer eſtes à deſtre ;
Guillemette la tapiſſière,
Ne meſprenez vers voſtre maiſtre ;
Tous vous fauldra clorre feneſtre,
Quand deviendrez vieille, fleſtrie ;
Plus ne ſervirez qu'ung vieil prebſtre,
Ne que monnoye qu'on deſcrie.

Jehanneton la chaperonnière,
Gardez qu'amy ne vous empeſtre ;
Katherine l'eſperonnière,
N'envoyez plus les hommes paiſtre :
Car qui belle n'eſt ne perpetre
Leur bonne grace, mais leur rie.
Laidde vieilleſſe amour n'impetre,
Ne que monnoye qu'on deſcrie.

ENVOY.

Filles, veuillés vous entremettre
D'eſcouter pour quoy pleure & crie,
Pour ce que je ne me puys mettre ;
Ne que monnoye qu'on deſcrie.

François Villon.

Ballade

Effeminez, lasches & amoliz,
Plongés en baings, reposez en molz lictz,
Ablandissez, actachez en relaiz,
Fuyans actraictz de vertus embelliz,
Auctorizans voluptueux delictz,
Suyvans bancquetz par citez & pallais
Comme abhortez, très difformes & laids,
Et de vices prophanez & pollus,
Premier que soyent leurs droictz ans revoluz,
Et par finy leur terme limité,
Ils ensuivront les suppostz deolus.
Tost déperist pusillanimité.

Veneriens jeux plaisans & polluz
De délices, gras brochetz & coulus,
Baisers, embras, attouchemens folletz,
Dances, esbas & telz petis meslis
Sont en moyens d'auoir ensepueliz

Honteusement mains, maistres & varletz ;
Car tous ceulz qu'ont suivi amoureux laiz,
Et les ont diz comme ils les ont voluz
Mercenaires d'honneur ne sont esleuz,
Ains periront en leur infirmité
Sans que de nulz soient plaingez ne dolluz.
Tost déperist pusillanimité.

Sextus Tarquin subject a neu couliz
A Romme feist tant richement crostis,
Qu'il abatit les royaulx chappelliz ;
Et Roboam par ung conseil couliz
Meist sur sa gent tribuz merencolis,
Dont affaibly se trouva de tous lès ;
Marc Anthoine, en traynant les ballaiz,
Cleopatra laissa fers esmoluz ;
Marcelline quicta harpes & ludz,
Lubrique fut jusque à l'extrémité.
Peu dura l'heur de Sardanapalus,
Tost déperist pusillanimité.

ENVOY.

Prince, voyez comme grans sont aboliz,
Tours & chasteaulx & pays desmoliz,

Et tant de gens cheuz en calamité
Quand les Vertus sont mises en oublis,
Et les vices ont les cueurs affaiblis.
Tost déperist pusillanimité.

Octavien de Sainct-Gelaiz.

Le cymetière des Anglois

Le mandement par Prudence transmis
Aux trois Estats responce doit avoir.
Elle nous mande qu'avons des ennemis,
C'est très bien fait nous le faire assavoir.
Puisqu'a tout mal on voit Anglois mouvoir
Contre Françoys, par la foy qu'à Dieu doibz,
De resister contr'eulx feray debvoir,
Car France est cimetiere aux Anglois.

Elle nous mande qu'ilz ne sont endormis
A nous piller & rober nostre avoir,
Et qu'ilz ne sont trop lasches ni desmis,
Et que de brief nous doibvent venir veoir,
C'est tres bien fait nous le ramentevoir
Devant qu'en France viengnent faire effrois,
A cette fin par bon ordre y pourvoir,
Car France est cimetière aux Anglois.

De tout bienfait Anglois ont cueur remis.
D'ainsi vouloir traïson concepvoir,
Et pour ce faire ilz ont tous leurs arts mis;
Mais qu'ilz se gardent François venir revoir,
Car si la mort y debvroys recepvoir;
Ils comparront le mal fait aux Francoys.
Je leur conseille non bouger ne mouvoir,
Car France est cimetiere aux Anglois.

ENVOY.

Prince qu'on note que si debvoit pleuvoir
Pierres, cailloux, flourira blanche croix.
Ne taschent plus Anglois nous decepvoir,
Car France est cimetiere aux Anglois.

Pierre Vachot.

Une pure et blanche licorne

Qui se vint rendre à pureté

Le grand veneur, qui tout mal pourechaſſe
Portant epieux agus & affilés,
Tant pourchaſſa par ſa mortelle chaſſe,
Qu'il print un cerf en ſes lacz & filetz
Leſquels avoit par grand deſpit fillés
Pour le ſurprendre au beau parc d'innocence.
Lors la licorne en forme & belle eſſence
Saillant en l'air comme royne des beſtes,
Sans craindre envieux & canin,
Monſtrer ſe vint au veneur à ſept teſtes
Pure licorne expellant tout venin.

Le faulx veneur, cornant par fiere audace,
Les chiens mordans ſur les champs arrangés,
L'esperant prendre en quelque infecte place,
Par la fureur de tels chiens enragés;
Mais deſconfits, las & decouragés,
Ne luy ont faict morſeure ou violence,
Car le lyon de divine excellence

La nourrissoit d'herbes & fleurs celestes,
En la gardant par son plaisir benin,
Sans endurer leurs abboys & molestes,
Pure licorne expellant tout venin.

Sus elle estoit prévention de grace,
Portant les traits d'innocence empanés
Pour repeller la vénéneuse trace
De ce chasseur & ses chiens obstinés,
Qui furent tous par elle exterminés
Sans lui avoir inféré quelque offense.
Sa dure corne eslevoit pour deffense,
Donnant support aux bestes trop subjectes
A ce veneur cauteleux & malin,
Qui ne print onc par ses dards ni sagettes
Pure licorne expellant tout venin.

Ainsi faillit pardessus sa fallace
Et dards pointus d'archer mortel ferrés,
Se recevant sur haultaine tarrasse
Sans estre prinse en ses lacz & ses rhetz,
Lesquelz avoit fort tyssus & serrés
Pour lui tenir par sa fiere insolence;
Mais par douceur & par benivolence

Rendre les vint entre les bras honnestes
De purité plaine d'amour divin,
Qui la gardoit, sans taches deshonnestes,
Pure licorne expellant tout venin.

Pour estre ès champs des bestes l'oultrepasse.
Et conforter tous humains désolés,
Triomphalment seule eschappe & surpasse
Les lacz infects par icelle adnullés.
Dont ici bas nous sommes consolés
Par la licorne où gist toute affluence
D'immortel bien par céleste influence ;
Car par ses faicts & meritoires gestes
A conservé tout l'orgueil serpentin
En se monstrant par vertus manifestes
Pure licorne expellant tout venin.

ENVOY.

Veneur maudit, retourne à tes tempestes,
Va te plonger au gouffre sulphurin,
Puisque n'as prins, par les cors & trompestes,
Pure licorne expellant tout venin.

Pierre Fabri.

Ballade

à Christofle de Refuge

Se de dix mille martyrs vous voulez rendre
Pour eſtre mis en la grand'confrairie,
Beſoing ſera premierement aprendre
L'heur & malheur d'homme qui ſe marye,
Je prie à Dieu & la Vierge Marie,
Que à ce beſoing vous doint ayde & ſecours ;
Puiſque le cueur y a jà prins ſon cours,
L'œil y ſera guet, embuſche, ou eſcoute :
Si faulte vient, pour principal recours,
Faictes ſemblant de jamais n'y veoir goutte.

Vous avez ſens & engin pour apprendre
Ce que au cas vous ſert ou contrarie.

Le plus fort n'eſt hault ouvraige entreprendre,
Mais fault penſer comment le vent varie;
Les faictz d'Amour ſont œuvres de faerie,
Ung jour croyſſans, l'autre fois en decours :
Soient gens de ville, de chaſteaulx ou de cours,
Si quelqu'ung vient dont vous ſoyez en doubte,
Et faulte vient; pour principal recours,
Faictes ſemblant de jamais n'y veoir goutte.

Conſiderez, ſi ſemme voulez prendre,
Par quel chemin il fault qu'on la charrye;
Si faulte faict, & la voulez reprendre,
Elle ſera forcenée & marrye.
Soyez dolent, il fauldra qu'elle rye;
Soyez joyeux, elle ſera ſes tours :
Si en uſant de ruzes & deſtours,
Bien cognoiſſez que de vous ſe deſgoutte,
Et faulte vient; pour principal recours
Faictes ſemblant de jamais n'y veoir goutte.

ENVOY.

Couſin, ſachez que à Paris & à Tours,
Voire à Lyon, chapperons & attours

Sont hault de poil : si concludz, somme toute
Quant vollerez de faulxcons & autours,
Faictes semblant de jamais n'y veoir goutte.

Guillaume Crétin.

Ballade d'amours

Qui en amours veult estre heureux
Fault tenir train de seigneurie,
Estre prompt & adventureux,
Quant à monstrer l'armaerie;
Porter drap d'or, orphaverie
Car cela les Dames esmeut.
Tout sert : mais, par sainte Marie,
Il ne faict pas ce tour qui veult.

Je fuz nagueres amoureux
De Dame en beaulté assouvie
Qui me dist, en motz savoureux,
Mon amour est en vous ravye;
Mais il fault qu'el' soit desservye
Par cinquante escuz d'or, s'on peult.
Cinquante escuz bon gré ma vie !
Il ne faict pas ce tour qui veult.

Alors luy donnai, sur les lieux
Où elle faisoit l'endormie,
Quatre venues de cueur joyeux,
Voire en moins d'une heure & demie;
Lors me dist, à voix espamye,
Encor ung coup; le cueur me deult.
Encor ung coup! helas! mamye,
Il ne faict pas ce tour qui veult.

ENVOY.

Prince, combien qu'on ait envie
D'engresner, quand le moulin meult,
Si force & puissance devie
Il ne faict pas ce tour qui veult.

Jehan Marot.

Ballade d'amours

Plaisant assez & des biens de fortune
Ung peu garny, me trouvay amoureux,
Voire si bien qu'en aymai tant fort une,
Que nuict & jour j'en estoye douloureux;
Mais tant y a que je suis si heureux,
Que moyennant vingtz escuz à la rose,
Je fis cela que chascun bien suppose:
Alors je dis congnoissant ce passage:
Au faict d'amours, babil est peu de chose;
Riche amoureux a tousiours l'advantage.

Or est ainsi que durant ma pecune
Je fuz retins pour amy precieux;
Mais quant j'euz faict, sans dire chose aulcune
Ceste villaine alla jetter les yeux
Sur ung vieillart riche, mais chassieux,
Laid & hideux, trop plus que ne propose.

Ce non obſtant, il en jouit ſa poſe,
Dont moy confuz voyant ung tel oultrage,
Deſſus ce texte allay bouter en gloſe,
Riche amoureux a touſiours l'advantage.

Or elle a tort, car noyſe ne rancune
N'euſt onc de moy : tant luy fuz gracieux ;
Que s'elle euſt dit, donnez-moi de la lune,
J'euſſe entreprins de monter jusqu'aux cieulx ;
Et non obſtant ſon corps tant vicieulx
Au ſervice de ce vieillard expoſe,
Dont ce voyant, ung rondeau je compoſe,
Que luy tranſmis, mais en peu de langage
Me reſpond franc, povreté te depoſe ;
Riche amoureux a touſiours l'advantage.

ENVOY.

Prince ſoyez bien parlant comme Oroſe,
Bel entre tous, vermeil comme une roſe,
Sans dire tien, perdrez temps & uſage ;
Parquoy je dis tant en ryme qu'en proſe,
Riche amoureux a touſiours l'advantage.

Jehan Marot.

Ballade

On ne voit plus un tas de ſaintes gens
Par les deſerts, comme au temps ancien ;
Ni départir les biens aux indigens,
Comme jadis faiſoient les gens de bien ;
Aucun paſteur, ſinon courtiſien,
On ne voit plus, ni qui preſche en la chaire ;
Ains preſche au peuple un moine, ou gardien,
Qui vit du pain de ceux qui font du bien :
Et les prelatz, que font ilz? groſſe chere.

Pour obſerver les divins mandemens,
Ne laiſſe nul ſon avoir terrien,
Et n'y a plus nuls bons entendemens
Qu'a l'acquerir par maint divers moyen :
A ſon ſalut aucun n'entend plus rien,

Ains femble à maints que de Dieu n'ont que faire,
Nul ne difpute encore un arrien,
Un idolaftre ou un lutherien :
Et les prelatz, que font-ilz ? groffe chere.

De guerroyer les Turcs & Mécreans,
N'eft plus propos, quoi qu'ils nous preffent bien,
Ni de mourir comme fit faint Laurens ;
Autres auffi, pour la foi d'un chretien,
D'alimenter un pauvre comme un chien,
Ou un oifeau ou quelque bourdeillere,
Nul n'y a l'œil, ains d'un rude maintien,
Sont dechaffés des huis fans dire rien ;
Et les prelatz, que font-ilz ? groffe chere.

ENVOY.

Prince, qui es maiftre aftrologien,
Pour voir qui gift au cœur du peuple tien,
Tu vois qu'on met ce de devant derriere ;
Tous les eftats, par mechant entretien,
De t'offenfer font leur quotidien ;
Et les prelatz, que font ilz ? groffe chere.

Eustorge de Beaulieu.

Ballade

Quand j'ois parler d'un prince & de ſa cour,
Et qu on me dit : Fréquentez-y, beau ſire ;
Lors je réponds : Mon argent eſt trop court,
J'y dépendrois, ſans cauſe, miel & cire ;
Et qui de cour la hantiſe déſire,
Il n'eſt qu'un fol & ſuſt-ce Parceval :
Car on ſe voit ſouvent, dont j'ai grand ire,
Très bien monté, puis ſoudain ſans cheval.

Averti ſuis que tout bien y accourt,
Et que d'argent on y trouve à ſuffire ;
Mais je ſçais bien qu'il déſlue & décourt,
Comme argent vif ſur pierre de porphyre.
Argent ne craint ſon maiſtre déconfire,
Mais s'eſjouir d'aller par mont & val,
En le rendant, pour en deuil le confire,
Très bien monté, puis ſoudain ſans cheval.

Celui qui a l'entendement trop lourd
N'y réuſſit, fors à ſouffrir martyre,
Et qui l'eſprit a trop gai, prompt & gourd,
Il perd ſon temps; malheur à lui ſe tire.
Eſprit moyen, chevance à lui ſe tire
Mais le danger eſt de ruer aval;
Car la cour rend le mignon qu'elle attire
Trés bien monté, puis ſoudain ſans cheval.

ENVOY.

Prince, vrai eſt, on ne s'en peut dédire,
Que la cour ſert ſes gens de bien & mal.
Et qu'elle rend l'homme, ſans contredire,
Très bien monté, puis ſoudain ſans cheval.

Jehan Bouchet.

Ballade touchant justice

O justiciers qui ministrez justice,
Pas n'est requis d'estre foibles ne fresles
Quand vous devez corriger la malice
Des vicieux plains de toutes cautelles,
Ni estre aussi trop ingratz ou rebelles;
Pitié y doit auoir quelque regard;
Vous estes ceulx à qui est demandée
Par les humains, & congnoissez par art,
Que Justice est des sainctz cieux procedée.

Soubz vos manteaulx doit reposer police
Comme au temple reposoient les pucelles;
Car vous auez par les princes office
De respandre par tous ses estincelles.
Espandez les sur tous ceulx & sur celles

Qui par larcin, tromperie & barat
L'ont chaſſée hors, pillée & gourmandée,
Car vous ſçavez, corrigeant tout eſtat
Que Juſtice eſt des ſainctz cieulx procedée.

N'eſt ſi ferré, comme on dit, qui ne gliſſe,
Ne ſi ſaiges qui n'ayent ſottes cervelles,
Si treſubtil qui ne face un tour nyce,
Ne ſi juſtes qui n'ayent faulſes querelles,
Mais getter ſault d'auec ſoy choſes telles
Se poſſible eſt, & plus toſt que plus tart,
Ou de voz cueurs vertu eſt decedée,
Rememorans en public & à part
Que Juſtice eſt des ſainctz cieulx procedée.

ENVOY.

Princes, ſaichez qui juſtice depart
Peine eternelle luy ſera euadée
Car ce n'eſt point menterie ou broquart
Que Juſtice eſt des ſainctz cieulx procedée.

Pierre Gringoire.

D'un Chat & d'un Milan

Ie vy n'aguere vn des plus beaux combats
Qu'il eſt poſſible, & vaut bien qu'on le ſache,
Vn milan vit vn chat dormant en bas,
Si fond ſur luy, & du poil luy arrache :
Le chat combat, & au milan s'attache
Si viuement, & l'eſtraint ſi très fort,
Que le milan faiſant tout ſon effort
De s'en voler, ſe tint pris à ſa prinſe,
Lors me ſouuint d'un qui a faict le fort,
Qui par ſon mal a ſa foibleſſe appriſe.

Ie laiſſe aux grands parler de grands debats
Ie ſens trop bien où mon ſoulier me mache,
Et ne veux point que ſous mon ſtile bas,
Il ſoit penſé que rien de grand ie cache :
Ce que i'entens n'eſt ſinon qu'il me ſache,
Qu'en ce temps cy ou nous auons renfort,

Aux bonnes arts, que le commun mesprise,
Vn sot busard le moleste à grand tort,
Qui par son mal a sa foiblesse apprise.

Pour ce coup cy son nom n'escriray pas,
Ce m'est assez qu'on l'entende à sa tache,
Mais s'en auant il fait iamais vn pas,
Qu'il ne s'estonne alors si on luy lasche
Infinis traitz : dont le moindre & plus lache
L'iroit trouuer iusques dedans son fort,
De Lycambes taint au sang noir & ord :
Pourtant qu'il preigne aduis sur l'entreprise
Du fol milan volant pour chat qui dort,
Qui par son mal a sa foiblesse apprise.

ENVOY.

Vn bien sauant gueres ne poind ne mord,
Et l'ignorant s'il peut nuit en surprise,
Dont à la fin cest ennuy le remord,
Qui par son mal a sa foiblesse apprise.

Mellin de Saint-Gelais.

Du temps que Marot estoit au Palais à Paris

Muſiciens à la voix argentine,
Doreſnavant comme un homme eſperdu
Je chanteray plus hault qu'une buccine;
« Hélas! ſi j'ay mon joly temps perdu. »
Puis que je n'ay ce que j'ay pretendu,
C'eſt ma chanſon, pour moy elle eſt bien deue:
Or je voys veoir ſi la guerre eſt perdue,
Ou s'elle picque ainſi qu'un heriſſon.
Adieu vous dy, mon maiſtre Jehan Griſſon;
Adieu Palais & la porte Barbette,
Où j'ay chanté mainte belle chanſon
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.

Celle qui c'eſt en jeuneſſe eſt bien fine,
Où j'ay eſté aſſez mal entendu,
Mais ſi pour elle encores je chemine,
Parmy les pieds je puiſſe eſtre pendu;
C'eſt trop chanté, ſifflé & attendu

Devant ſa porte, en paſſant par la rue,
Et mieux vauldroit tirer à la charrue
Qu'avoir tel' peine, ou ſervir un maſſon.
Bref, ſi jamais j'en tremble de friſſon,
Je ſuis content qu'on m'appelle Caillette ;
C'eſt trop ſouffert de peine & marriſſon
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.

Je quicte tout, je donne, je reſigne
Le don d'aymer, qui eſt ſi cher vendu.
Je ne dy pas que je me determine
De vaincre Amour, cela m'eſt deffendu,
Car nul ne peult contre ſon arc tendu.
Mais de ſouffrir choſe ſi mal congrue,
Par mon ferment, je ne ſuis plus ſi grue.
On m'a aprins tout par cueur ma leçon :
Je crains le guet, c'eſt un maulvais garſon,
Et puis de nuyct trouver une charrette,
Vous vous caſſez le nez comme un glaçon
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.

ENVOY.

Prince d'amour regnant deſſoubz la nue,
Livre la moy en un lict toute nue,

Pour me payer de mes maulx la façon,
Ou la m'envoye à l'ombre d'un buyſſon :
Car s'elle eſtoit avecques moy ſeulette
Tu ne veis onc mieulx planter le creſſon
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.

Clément Marot.

A Madame d'Alençon pour estre couché en son Estat

Princeſſe au cueur noble & raſſis,
La fortune que j'ay ſuivie
Par force m'a ſouvent aſſis
Au froid giron de triſte vie;
De m'y ſeoir encor me convie,
Mais je reſpons (comme faſché) :
« D'eſtre aſſis je n'ay plus d'envie ;
Il n'eſt que d'eſtre bien couché. »

Je ne ſuis point des exceſſifz
Importuns, car j'ay la pepie,
Dont ſuis au vent comme un chaſſis,
Et debout ainſi qu'une eſpie ;
Mais s'une fois en la copie
De voſtre eſtat je ſuis merché,
Je criray plus hault qu'une pie :
« Il n'eſt que d'eſtre bien couché. »

L'un souſtient contre cinq ou ſix
Qu'eſtre accouldé, c'eſt muſardie,
L'autre, qu'il n'eſt que d'eſtre aſſis
Pour bien tenir chere hardie ;
L'autre dit que c'eſt melodie
D'un homme debout bien fiché ;
Mais quelque choſe que l'on die,
Il n'eſt que d'eſtre bien couché.

ENVOY.

Princeſſe de vertu remplie
Dire puis (comme j'ay touché),
Si promeſſe m'eſt accomplie :
« Il n'eſt que d'eſtre bien couché. »

Clément Marot.

De frere Lubin

Pour courir en poſte à la ville
Vingt foys, cent foys, ne ſçay combien ;
Pour faire quelque choſe vile,
Frere Lubin le fera bien ;
Mais d'avoir honneſte entretien,
Ou mener vie ſalutaire,
C'eſt à faire à un bon chreſtien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour mettre (comme un homme habile)
Le bien d'autruy avec le ſien,
Et vous laiſſer ſans croix ne pile,
Frere Lubin le fera bien :
On a beau dire je le tien,
Et le preſſer de ſatisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour desbaucher par un doulx ſtile
Quelque fille de bon maintien,
Point ne fault de vieille ſubtile,
Frere Lubin le fera bien.
Il preſche en bon theologien,
Mais pour boire de belle eau claire,
Faictes la boire à votre chien,
Frere Lubin ne le peult faire.

ENVOY.

Pour faire plus toſt mal que bien,
Frere Lubin le fera bien;
Et ſi c'eſt quelque bon affaire,
Frere Lubin ne le peult faire.

Clément Marot.

Chant de May & de Vertu

Voulentiers en ce moys icy
La terre mue & renouvelle.
Maintz amoureux en font ainſi,
Subjectz à faire amour nouvelle
Par legiereté de cervelle,
Ou pour eſtre ailleurs plus contens ;
Ma facon d'aymer n'eſt pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a ſi belle dame auſſi
De qui ſa beauté ne chancelle ;
Par temps, maladie ou ſoucy,
Laydeur les tire en ſa naſſelle ;
Mais rien ne peult enlaydir celle
Que ſervir ſans fin je pretens
Et pour ce qu'elle eſt touſiours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'est Vertu, la nymphe eternelle,
Qui au mont d'honneur esclercy
Tous les vrays amoureux appelle;
« Venez amans, venez (dit-elle),
Venez à moi, je vous attens;
Venez (ce dit la jouvencelle),
Mes amours durent en tout temps. »

ENVOY.

Prince, fais amye immortelle;
Et à la bien aimer entens,
Lors pourras dire sans cautelle,
« Mes amours durent en tout temps. »

Clément Marot.

Ballade en faveur des œuvres De Neuf-Germain

Par tous les coins de l'Univers
Le Cygne Mantouan resonne :
L'aveugle Thebain de ses vers
Encor toute la Terre étonne,
Mais je n'accorde la couronne,
Pour le Grec, ny pour le Romain.
En l'employant mieux je la donne
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

L'autre jour le grand Apollon
Pere du jour & de la gloire,
Tenoit au Ciel un violon
Marqueté d'ébene & d'yvoire,
Et dit aux filles de Memoire,
Je le veux mettre en bonne main,

Car je le garde pour la foire
Au beau Monſieur de Neuf-Germain.

Mercure luy dit : C'est un fou,
Que de trop bon œil tu regardes,
Il fit des vers ſur Tribardou,
Avec des paroles Lombardes ;
Mais ſes rimes ſont trop hagardes.
Le Mars jura par ſaint Firmin,
Qu'il vouloit donner des nazardes
Au beau Monſieur de Neuf-Germain.

Les Muſes lors firent un cry
Qui paſſa la dixieme Sphére
Et défendant leur favory,
Pleines d'une juſte colere,
Jurerent à Jupin leur pere,
Qu'elles partiroient dès demain ;
Si pas un d'eux oſoit déplaire
Au beau Monſieur de Neuf-Germain.

Jupiter dit à haute voix,
Mes chères filles, je me fie
Entierement à votre choix,

Quel qu'il ſoit, je le deïfie,
Et veux, je vous le certifie,
Que ſur Parnaſſe ou en chemin,
Cinquante veaux on ſacrifie
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

Voiture.

Ballade du pays de Cocagne

Ne louons l'Iſle où Fortune jadis
Miſt ſes tréſors, ni la plaine Eliſée,
Ni de Mahom le noble Paradis,
Car chacun ſait que c'eſt billeueſée.
Par nous plutoſt Cocagne ſoit priſée ;
C'eſt bon Païs : l'Almanach point ne ment,
Où l'on le voit depeint fort dignement.
Or pour ſauoir où giſt cette campagne,
Ie le diray diſant Pays *en Normand,*
Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne.

Tous les Mardys y ſont de gras Mardys,
De ces Mardys l'année eſt compoſée.
Cailles y vont dans le plat dix à dix,
Et perdreaux ſont tendres comme roſée.
Le fruit y pleut, ſi que c'eſt choſe aiſée
De le cueillir ſe baiſſant ſeulement.

Poiſſons en beurre y nagent largement,
Fleuues y ſont du meilleur vin d'Eſpagne,
Et tout cela fait dire hardiment
Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne.

Pour les Beautés de ces lieux, Amadis
Euſt Oriane en ſon temps meſpriſée,
Bien donnerois quatre marauedis
Si i'en auois vne ſeule baiſée.
Plus cointes ſont que n'eſt vne Espouſée,
Et dans Palais ſ'esbatent noblement.
Près leur déduit & leur esbatement
Rien n'euſt paru la Cour de Charlemagne,
Quoy que Turpin en eſcriue autrement.
Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne.

ENVOY.

Prince, ie iure icy ſoy de Normand
Que mieux vaudroit eſtre en Caux vn moment.
Roy d'Yuetot, qu'Empereur d'Allemagne ;
Et la raiſon, c'eſt que certainement
Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne

Sarrasin.

Ballade d'enlever en amour

sur l'enlevement de Mademoiselle de Bouteville

par Monsieur de Coligny

Certes ce gentil jeu d'amours,
Chacun le pratique à sa guise,
Qui par Rondeaux & beaux discours,
Chapeau de fleurs, gente cointise,
Tournoy, bal, festin, ou deuise,
Pense les belles captiuer;
Mais ie pense, quoy qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.

C'est bien des plus merueilleux tours
La passeroute & la maistrise :
Au mal d'aimer, c'est bien tousiours
Vne prompte & souësue crise,

C'eſt au gaſteau de friandiſe
De Venus la fève trouuer.
L'Amant eſt fol qui ne s'auiſe
Qu'il n'eſt rien tel que d'enleuer.

Ie ſay bien que les premiers jours
Que Becaſſe eſt bridée & priſe,
Elle invoque Dieu au ſecours
Et ſes parens à barbe griſe :
Mais ſi l'amant qui l'a conquiſe
Sait bien la Roſe cultiuer,
Elle chante en face d'Egliſe
Qu'il n'eſt rien tel que d'enleuer.

ENVOY.

Prince vſe touſiours de main miſe,
Et te ſouviens pouuant trouver
Quelque jeune fille en chemiſe,
Qu'il n'eſt rien tel que d'enleuer.

Sarrasin.

Ballade

L'Amour pour ma liberté
Me promet un doux martire.
Ma raiſon de ſon côté
Me fait peur de ſon empire,
Me dit que je m'en retire :
Mais mon cœur ſans s'allarmer,
Me dit : Aime, oſe, deſire,
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

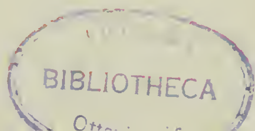
Mon cueur, je ſuis bien tenté,
J'ai grand'peine à te dédire :
Mais enfin ſi la beauté
A qui tu veux que j'aſpire,
Te rebute & te déchire,
Pourras-tu t'en retirer,
Et viendras-tu me redire :
Il n'eſt rien tel que d'aimer ?

Oui, je te le redirai,
Dit mon cueur, tant que j'expire.
On eſt aſſez fortuné
D'aimer toujours Silvanire,
Sans espoir de la réduire.
Laiſſe moi donc enflammer,
Si tu veux que je reſpire.
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

ENVOI.

Beauté pour qui je ſoupire,
Quoi qu'il en puiſſe arriver,
N'aimer rien, c'eſt, ſans trop dire,
De tous les états le pire,
Il n'est rien tel que d'aimer.

Bussy-Rabutin.



Ballade sur la lecture des romans et des livres d'amour

Hier je mis, chez Chloris, en train de discourir,
Sur le fait des romans, Alizon la sucrée.
N'est-ce pas grand'pitié, dit-elle, de souffrir
Que l'on meprise ainsi la Legende dorée,
Tandis que les romans sont si chere denrée ?
Il vaudroit beaucoup mieux qu'avec maints vers du temps
De Messire Honoré l'histoire fust bruslée.
Ouy pour vous, dit Chloris, qui passez cinquante ans.
Moi, qui n'en ai que vingt, je pretens que l'Astrée
Fasse en mon cabinet encor quelque sejour;
Car, pour vous descouvrir le fond de ma pensée,
Je me plais aux livres d'amour.

Chloris eut quelque tort de parler si crûment;
Non que Monsieur d'Urfé n'aist faict une œuvre exquise
Etant petit garçon je lisois son roman;

Et je le lis encore ayant la barbe grise.
Aussi contre Alizon je faillis d'avoir prise,
Et soutins haut & clair qu'Urfé, par-cy par-là,
De preceptes moraux nous instruit à sa guise.
De quoy, dit Alizon, peut servir tout cela ?
Vous en voit on aller plus souvent à l'église ?
Je hais tous les menteurs ; &, pour vous trancher court,
Je ne puis endurer qu'vne femme me dise,
Je me plais aux livres d'amour.

Alizon dit ces mots avec tant de chaleur,
Que je crus qu'elle estoit en vertus accomplie ;
Mais ses péchez escrits tomberent par malheur,
Elle n'y prit pas garde. Enfin estant sortie,
Nous vismes que son fait estoit papelardie,
Trouvant entre autres points dans sa confession :
J'ai lu maistre Louis mille fois en ma vie :
Et mesme quelquefois j'entre en tentation
Lorsque l'ermite trouve Angelique endormie,
Resvant à tel fatras souvent le long du jour.
Bref, sans considerer censure ni demie,
Je me plais aux livres d'amour.

Ah ! ah ! dis-je, Alizon, vous lisez les romans,

Et vous vous arreftez à l'endroiċt de l'ermite!
Je crois qu'ainfi que vous pleine d'enfeignemens
Oriane prêchoit, faifoit la chattemite.
Après mille façons, cette bonne hypocrite
Un pain fur la fournée emprunta, dit l'auteur :
Pour un petit poupon l'on fçait qu'elle en fut quitte.
Mainte belle fans doute en a ri dans fon cœur.
Cette hiftoire, Chloris, eft du pape maudite :
Quiconque y met le nez devient noir comme un four.
Parmi ceux qu'on peut lire & dont voici l'élite,
Je me plais aux livres d'amour.

Clitophon a le pas par droit d'antiquité;
Heliodore peut par fon prix le prétendre;
Le roman d'Ariane eft très-bien inventé;
J'ai lu vingt & vingt fois celuy de Polexandre.
En fait d'évenemens, Cleopatre & Caffandre
Entre les beaux premiers doivent eftre rangez :
Chacun prife Cyrus & la carte du Tendre,
Et le frere & la fœur ont les cœurs partagez.
Mefme dans les plus vieux je tiens qu'on peut apprendre.
Perceval le Gallois vient encore à fon tour,
Cervantes me ravit; & pour tout y comprendre
Je me plais aux livres d'amour.

ENVOI.

A Rome on ne lit point Boccace ſans diſpenſe :
Je trouve en ſes pareils bien du contre & du pour.
Du ſurplus (Honny ſoit quy mal y penſe !)
Je me plais aux livres d'amour.

Jean de La Fontaine.

Sur Escobar

C'eſt à bon droit que l'on condamne à Rome
L'évêque d'Ypre, auteur de vains débats;
Ses ſectateurs nous défendent en ſomme
Tous les plaiſirs que l'on goûte ici-bas,
En paradis allant au petit pas,
On y parvient quoi que Arnauld nous en diſe :
La volupté ſans cauſe il a bannie.
Veut-on monter ſur les céleſtes tours,
Chemin pierreux eſt grande rêverie.
Eſcobar fait un chemin de velours.

Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme
Qui, ſans raiſon, nous tient en altercas
Pour un fétu ou bien pour une pomme;
Mais qu'on le peut pour quatre ou cinq ducats.
Même il ſoutient qu'on peut en certains cas
Faire un ſerment plein de ſupercherie,

S'abandonner aux douceurs de la vie,
S'il eſt beſoin, conſerver ſes amours.
Ne faut-il pas après cela qu'on crie
Eſcobar fait un chemin de velours ?

Au nom de Dieu, liſez-moi quelque ſomme
De ces écrits dont chez lui l'on fait cas.
Qu'eſt-il beſoin qu'à préſent je les nomme ?
Il en eſt tant qu'on ne les connoît pas.
De leurs avis ſervez-vous pour compas.
N'admettez qu'eux en votre librairie ;
Brûlez Arnauld avec ſa coterie,
Près d'Eſcobar ce ne ſont qu'eſprits lourds.
Je vous le dis : ce n'eſt point raillerie,
Eſcobar fait un chemin de velours.

ENVOI.

Toi, que l'orgueil pouſſa dans la voirie,
Qui tiens là-bas noire conciergerie,
Lucifer, chef des infernales cours,
Pour éviter les traits de ta furie,
Eſcobar fait un chemin de velours.

Jean de La Fontaine.

Sur le mal d'amour

De tant de maux qui traverſent la vie,
Lequel de tous donne plus d'embarras ?
De grands malheurs la famine eſt ſuivie ;
La guerre auſſi cauſe bien des fracas ;
La peſte encore eſt un dangereux cas ;
Femme fâcheuſe eſt un méchant partage ;
Faute d'argent cauſe bien du ravage ;
Mais pas ne ſont là les plus douloureux ;
Si m'en croyez, auſſi bien que le ſage,
Le mal d'amour eſt le plus rigoureux.

De l'éprouver un jour me prit envie,
Mais auſſitôt adieu joie & ſoulas ;
Ennuis cuiſans, noirs ſoupçons, jalouſie,
Cent autres maux je vois venir à tas,
Tous mes déduits furent de grands hélas !
Liberté fit place à honteux ſervage,

Tu us d'abord, pauvre cœur, mis en cage,
D'où bien voudrois ſortir, mais tu ne peux ;
Lors tu chantas ſur un piteux ramage
Le mal d'amour eſt le plus rigoureux.

Quand la beauté que vous avez ſervie
A vos déſirs parfois ne répond pas
C'eſt bien alors que c'eſt la diablerie ;
Prendre on voudroit le parti de Judas.
On ſe pendroit pour moins de deux ducats ;
Sans ceſſe au cœur on a fureur & rage :
Fer & poiſon, on met tout en uſage
Pour ſe tirer d'un pas ſi malheureux.
Qui peut après douter de cet adage :
Le mal d'amour eſt le plus rigoureux ?

J'excepte amour qui ſe traite en Turquie
Dans les ſérails de ces heureux bachas
D'où cruauté ſut de tout temps bannie,
Où douceur gît toujours entre deux draps :
Plaiſirs y ſont ſur des lits de damas,
Chagrins jamais ; jamais dame ſauvage.
Juſqu'aux tendrons qui ſont l'apprentiſſage,
Tout eſt galant, traitable & gracieux ;

Partout ailleurs, dont de bon cœur j'enrage,
Le mal d'amour est des plus rigoureux.

ENVOI.

Objet charmant, de qui la belle image
Tient dès longtemps mon cœur en esclavage,
Soulage un peu mon tourment amoureux.
Si tu me fais un tour si généreux,
Plus ne tiendrai ce déplaisant langage :
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

Jean de La Fontaine.

Ballade à madame Fouquet pour le premier terme

Comme je vois monſeigneur votre époux
Moins de loiſir qu'homme qui ſoit en France,
Au lieu de lui, puis-je payer à vous?
Seroit-ce aſſez d'avoir votre quittance?
Oui, je le crois : rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon eſprit ſoucieux,
Je voudrois bien faire un don précieux ;
Mais ſi mes vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux.
En puiſſiez-vous dans cent ans autant faire!

Je viens de Vaux, ſachant bien que ſur tout
Les Muſes ſont en ce lieu réſidence ;
Si leur ai dit, en ployant les genoux :
« Mes vers voudroient faire la révérence
A deux ſoleils de votre connoiſſance,
Qui ſont plus beaux, plus clairs, plus radieux

Que celui-là qui loge dans les cieux ;
Partant, vous faut agir dans cette affaire,
Non par acquit, mais de tout votre mieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire ! »

L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux
(Et c'est Clio, j'en ai quelque croyance) :
« Espérez bien de ses yeux & de nous. »
J'ai cru la Muse ; & sur cette assurance
J'ai fait ces vers, tout rempli d'espérance.
Commandez donc en termes gracieux
Que, sans tarder, d'un soin officieux,
Celui des Ris qu'avez pour secrétaire.
M'en expédie un acquit glorieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

ENVOY.

Reine des cœurs, objet délicieux,
Que suit l'enfant qu'on adore en des lieux
Nommés Paphos, Amathonte, & Cythere,
Vous qui charmez les hommes & les Dieux,
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

Jean de La Fontaine.

Ballade

A caution tous amants ſont ſujets,
Cette maxime en ma tête eſt écrite :
Point n'ay de foi pour leurs tourmens ſecrets
Point auprès d'eux n'ay beſoin d'eau bénite,
Dans cœur humain probité plus n'habite,
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
Qu'avant qu'Aſtuce au monde fut venuë :
Mais pour d'effets, la mode en eſt perdue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, table, nombreux valets,
Font aujourd'hui les trois quarts au mérite.
Si des amans ſoumis, conſtans, diſcrets,
Il eſt encor, la troupe en eſt petite.
Amour d'un mois eſt amour decrepite.
Amans brutaux ſont les plus aplaudis.
Soupirs & pleurs feroient paſſer pour gruë,
Faveur eſt dite auſſi tôt qu'obtenuë.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautez en vain tendent filets :
Les jouvenceaux, cette engeance maudite,
Fait bande à part, près des plus doux objets;
D'être indolent chacun se félicite,
Nul en Amour ne daigne être hypocrite;
Ou si parfois un de ces étourdis
A quelques soins s'abaisse, & s'habitue,
Don de Mercy seul il n'a pas en vûe ;
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
Telle denrée aux soles se débite.
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets.
Quand il fut vieux le diable fut hermite,
Mais rien chez eux à tendresse n'invite.
Par maints hyvers desirs sont refroidis.
Par maux fréquens humeur devient bourruë
Quand une fois on a tête chenuë,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

ENVOY.

Fils de Venus, songe à tes interêts,
Je voy changer l'encens en camouflets :

Tout eſt perdu ſi ce train continuē.
Ramène nous le ſiecle d'Amadis.
Il t'eſt honteux qu'en cour d'attraits pourvûē ;
Où politeſſe au comble eſt parvenuē,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Madame Deshoulières.

A Madame Deshoulières

en réponse à la ballade dont le refrain est :

On n'aime plus comme on aimoit jadis

Qu'à caution tous amans ſoient ſujets,
C'eſt une erreur qui les bons diſcrédite.
On voit au monde aſſez d'amans diſcrets ;
La race encor n'eſt pas toute détruite ;
Quoi qu'en ait dit femme un peu trop dépite,
Rien n'eſt changé du ſiecle d'Amadis,
Hors que pour eſtre amitié maintenue
Plus n'eſt beſoin d'Urgande Deſconnue ;
On aime encor comme on aimoit jadis.

Il eſt bien vray qu'on choiſit les objets,
Plus n'eſt le temps de dame ſans mérite ;
Quand beauté luit ſous ſimples bavolets,
Plus ſont priſez que reine décrépite ;
Sous quelque toit que Bonne-Grace habite,
Chacun y court, juſqu'aux plus refroidis :

Depuis Adam cela ſe continue,
Et quand Grâce eſt de Bonté ſoutenue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

Quand Celadon au pays des Forets
Étoit prôné comme un amant d'élite,
On vit Hylas, patron des indiſcrets,
En plein marché tenir autre conduite.
Bref en tout temps Amour eut à ſa ſuite
Sujets loyaux & ſujets étourdis :
Or n'en eſt pas la couſtume perdue,
Comme autrefois la mode en eſt venue ;
On aime encor comme on aimoit jadis.

ENVOI.

Toi qui te plains d'Amour & de ſes traits,
Dame chagrine, apaiſe tes regrets ;
Si quelque ingrat rend ton humeur bourrue,
Ne t'en prends point à l'Enfant de Cypris ;
Cauſe il n'eſt pas de ta déconvenue :
Quand la dame eſt d'attraits aſſez pourvue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

Jean de La Fontaine.

Ballade sur une vieille fille qui vouloit se remarier

C'eſt tout de bon, Venus aux cheveux gris
Après vingt ans des glaces du veuvage
Les feux d'Amour échauffent vos eſprits :
Quoi ! le Damon vous charme & vous engage :
Mais pour fixer ce cœur fier & volage,
Très-peu vous ſert de brûler comme un four :
Chez un galant, chercheur de pucelage,
Vieille femme eſt un remede à l'Amour.

Vous ne devez ſonger qu'au Paradis :
La mort eſt proche, & vous guette au paſſage
Et cet amour dont vos ſens ſont epris,
Ne ſervira qu'à hâter le voyage.
Jadis les cœurs vous rendirent hommage ;
Jadis chez vous les ris firent ſejour :
Mais maintenant il faut plier bagage :
Vieille femme eſt un remede à l'Amour.

Il me ſouvient d'avoir lû que jadis,
Ainſi que vous ſur le déclin de l'âge,
Phédre ſentit de ſemblables ſoucis ;
Mais chacun ſçait qu'Hipolite fut ſage :
Ce Prince étoit delicat perſonnage ;
Auſſi d'abord, ſans prendre un long détour,
En peu de mots il lui tint ce langage :
Vieille femme eſt un remede à l'Amour.

ENVOI.

Pour réparer lés déſauts du viſage,
On peut uſer d'un aſſez plaiſant tour :
Et c'eſt l'argent ; mais ſans cet avantage,
Vieille femme eſt un remede à l'Amour.

Jean-Baptiste Rousseau.

Ballade du Vieux Temps

A qui mettoit tout dans l'amour,
Quand l'amour lui-même décline,
Il eſt une lente ruine,
Un deuil amer & ſans retour,
L'automne traînant s'achemine ;
Chaque hiver s'allonge d'un tour ;
En vain le printemps s'illumine :
Sa lumière n'eſt plus divine
A qui mettoit tout dans l'amour !

En vain la Beauté ſur ſa tour,
Où fleurit en bas l'aubépine,
Monte avec l'aurore & faſcine
Le regard qui rôde à l'entour.
En vain ſur l'écume marine

De jour encor ſourit Cyprine :
Ah! quand ce n'eſt plus que de jour,
Sa grâce elle-même eſt chagrine
A qui mettoit tout dans l'amour !

Sainte-Beuve.

Ballade des Pendus

Sur ſes larges bras étendus,
La forêt où s'éveille Flore,
A des chapelets de pendus
Que le matin careſſe & dore.
Ce bois ſombre, où le chêne arbore
Des grappes de fruits inouïs
Même chez le Turc & le More,
C'eſt le verger du roi Louis.

Tous ces pauvres gens morfondus,
Roulant des penſers qu'on ignore,
Dans les tourbillons éperdus
Voltigent, palpitants encore.
Le ſoleil levant les dévore.
Regardez-les, cieux éblouis,
Danſer dans les feux de l'aurore.
C'eſt le verger du roi Louis.

Ces pendus, du diable entendus,
Appellent des pendus encore.
Tandis qu'aux cieux, d'azur tendus,
Où semble luire un météore,
La rosée en l'air s'évapore,
Un essaim d'oiseaux réjouis
Par dessus leur tête picore.
C'est le verger du roi Louis.

ENVOI.

Prince, il est un bois que décore
Un tas de pendus enfouis
Dans le doux feuillage sonore,
C'est le verger du roi Louis.

Théodore de Banville.

Ballade des pauvres Gens

Rois qui serez jugés à votre tour,
Songez à ceux qui n'ont ni sou ni maille ;
Ayez pitié du peuple tout amour
Bon pour fouiller le sol, bon pour la taille
Et la charrue, & bon pour la bataille.
Les malheureux sont damnés, — c'est ainsi ! —
Et leur fardeau n'est jamais adouci.
Les moins meurtris n'ont pas le nécessaire.
Le froid, la pluie & le soleil aussi,
Aux pauvres gens tout est peine & misère.

Le pauvre hère en son triste séjour,
Est tout pareil à ses bêtes qu'on fouaille.
Vendange-t-il, a-t-il chauffé le four
Pour un festin ou pour une épousaille,
Le seigneur vient, toujours plus endurci.
Sur son vassal, d'épouvante saisi,

Il met la main, comme un aigle ſa ſerre,
Et lui prend tout, en diſant : « Me voici ! »
Aux pauvres gens tout eſt peine & miſère.

Ayez pitié du pauvre fou de cour !
Ayez pitié du pêcheur qui treſſaille
Quand l'éclair fond ſur lui comme un vautour,
Et de la vierge aux yeux bleus, qui travaille,
Humble & rêvant ſur ſa chaiſe de paille.
Ayez pitié des mères ! O ſouci,
O deuil ! L'enfant roſe & blond meurt auſſi.
La mère en pleurs entre ſes bras le ſerre,
Pour réchauffer ſon petit corps tranſi :
Aux pauvres gens tout eſt peine & miſère.

ENVOI.

Prince ! pour tous je demande merci !
Pour le manant ſous le ſoleil noirci
Et pour la nonne égrenant ſon roſaire
Et pour tous ceux qui ne ſont pas d'ici :
Aux pauvres gens tout eſt peine & miſère.

Théodore de Banville.

Ballade des belles Châlonnaises

Pour boire j'aime un compagnon,
J'aime une franche gaillardiſe,
J'aime un broc de vin bourguignon,
J'aime de l'or dans ma valiſe,
J'aime un verre fait à Veniſe,
J'aime parfois les violons ;
Et ſurtout, pour faire à ma guiſe,
J'aime les filles de Châlons.

Ce n'eſt pas au bord du Lignon
Qu'elles vont laver leur chemiſe.
Elles ont un épais chignon
Que tour à tour friſe & déſriſe
L'aile du vent & de la briſe :
De la nuque juſqu'aux talons,
Tout le reſte eſt neige & ceriſe,
J'aime les filles de Châlons.

Même en revenant d'Avignon
On admire leur vaillantise.
Le sein riche & le pied mignon,
L'œil allumé de convoitise,
C'est dans le vin qu'on les baptise.
Vivent les cheveux drus & longs !
Pour avoir bonne marchandise,
J'aime les filles de Châlons !

ENVOI.

Prince, un chevreau court au cytise !
Matin & soir, dans vos salons
Vous raillez ma fainéantise :
J'aime les filles de Châlons.

Théodore de Banville.

Ballade pour ma commère

Le beau baptême et la belle commère!
Quels jolis yeux! disaient les assistants.
On rôtissait les bœufs entiers d'Homère
Et l'on ouvrait la porte à deux battants.
Bonne Alizon! même après tant de temps,
Quand je la vois, mon âme en est tout aise.
Elle a des yeux d'enfer, couleur de braise,
Et le sein rose & des lys à foison;
Elle est savante avec ses airs de niaise.
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon!

En ce temps-là, mordant l'écorce amère,
Dans mon pays de forêts & d'étangs,
J'étais encore un coureur de chimère.
Elle, on eût dit un matin de printemps!
Mais, à la fin, voici qu'elle a trente ans.
Ses grands cheveux sont blonds, ne vous déplaise:

Et longs & fins, & lourds, par parenthèse,
A n'y pas croire. O la riche toison !
A la tenir on sait ce qu'elle pèse.
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon !

Oh ! comme fuit cette enfance éphémère !
Mon Alizon, dont les cheveux flottants
Étaient si fous, regarde, en bonne mère,
Ses petits gars, forts comme des titans,
Courir pieds nus dans les prés éclatants.
Elle travaille, assise sur sa chaise.
Ne croyez pas surtout qu'elle se taise
Plus qu'un oiseau dans la belle saison,
Et sa chanson n'est pas la plus mauvaise.
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon !

ENVOI.

Avec un rien, on la fâche, on l'apaise.
Les belles dents à croquer une fraise !
J'en étais fou pendant la fenaison.
Elle est mignonne & rit quand on la baise,
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon !

Théodore de Banville.

Ballade de la vraie Sagesse

Mon bon ami, poëte aux longs cheveux,
Joueur de flûte à l'humeur vagabonde,
Pour l'an qui vient je t'adreſſe mes vœux:
Enivre-toi, dans une paix profonde,
Du vin ſanglant & de la beauté blonde.
Comme à Noël, pour faire reveillon
Près du foyer en flamme, où le grillon
Chante à mi-voix pour charmer ta pareſſe,
Toi, vieux Gaulois & fils du bon Villon,
Vide ton verre & baiſe ta maîtreſſe.

Chante, rimeur, ta Jeanne & ſes grands yeux
Et cette lèvre où le ſourire abonde;
Et que tes vers à nos derniers neveux,
Sous la toiſon dont l'or ſacré l'inonde,
La faſſent voir plus belle que Joconde.
Les Amours nus, preſſés en bataillon,
Ont des roſiers broyé le vermillon

Sur le beau ſein de cette enchantereſſe.
Ivre déjà de voir ſon cotillon,
Vide ton verre & baiſe ta maîtreſſe.

Une bacchante, aux bras fins & nerveux,
Sur les coteaux de la chaude Gironde,
Avec ſes ſœurs, dans l'ardeur de ſes jeux,
Preſſa les flancs de ſa grappe féconde
D'où ce vin clair a coulé comme une onde,
Si le déſir, aux yeux d'émerillon,
T'enfonce au cœur ſon divin aiguillon,
Profites-en ; l'Ame, diſait la Grèce,
A pour nous fuir l'aile d'un papillon :
Vide ton verre & baiſe ta maîtreſſe.

ENVOI.

Ma muſe, ami, garde le pavillon.
S'il eſt de pourpre, elle aime ſon haillon,
Et me répète à travers ſon ivreſſe,
En ſecouant ſon léger carillon :
Vide ton verre & baiſe ta maîtreſſe.

Théodore de Banville.

Ballade des Enfants sans-souci

Ils vont pieds nus le plus ſouvent. L'hiver
Met à leurs doigts des mitaines d'onglée.
Le ſoir, hélas! ils ſoupent du grand air,
Et ſur leur front la biſe échevelée
Gronde, pareille au bruit d'une mêlée.
A peine un peu leur ſort eſt adouci
Quand avril fait la terre conſolée;
Ayez pitié des Enfants ſans ſouci.

Ils n'ont ſur eux que le manteau du ver,
Quand les friſſons de la voûte étoilée
Font treſſaillir & briller leur œil clair.
Par la montagne abrupte & la vallée,
Ils vont, ils vont! A leur troupe affolée
Chacun répond: « Vous n'êtes pas d'ici,
Prenez ailleurs, oiſeaux, votre volée. »
Ayez pitié des Enfants ſans ſouci.

Un froid de mort fait dans leur pauvre chair
Glacer le ſang, & leur veine eſt gelée.
Les cœurs pour eux ſe cuiraſſent de ſer,
Le trépas vient. Ils vont ſans mauſolée
Pourrir au coin d'un champ ou d'une allée,
Et les corbeaux mangent leur corps tranſi
Que lavera la froide giboulée.
Ayez pitié des Enſants ſans ſouci.

ENVOI.

Pour cette vie effroyable, filée
De mal, de peine, ils te diſent : Merci !
Muſe, comme eux, avec eux exilée.
Ayez pitié des Enfants ſans ſouci !

Albert Glatigny.

Ballade de l'Amant inquiet

Vous qui ſavez, Dames & Damoiſelles,
Ce qu'eſt Amour, notre gentil ſeigneur,
Quand il lui plaît torturer ſes fidèles,
Ci connaiſſez d'où me vient ma frayeur.
Rien parmi nous n'eſt plus beau ne meilleur
Que Dame, hélas ! dont ſuis en dépendance :
Paſſion tendre & courtoiſe prudence
Se ſont choiſi pour aſiles ſes yeux,
Et l'agrément de ſa douce préſence
Eſt déſiré dans le plus haut des cieux.

Saint bataillon, milices éternelles,
O gardes-clefs du ciel ſupérieur,
Éclatants d'or ſous vos candides ailes,
Vous enviez d'en haut notre bonheur
De la bien voir & de lui faire honneur.
Juſqu'a ce jour, malgré votre puiſſance,

Elle est sur terre, & sa magnificence
Manque à l'éclat du Trône radieux,
Et c'est pourquoi ce fleuron d'innocence
Est désiré dans le plus haut des cieux.

Ains, ô Jésus ! leurs prières sont telles
Que moi, resté dans ce monde trompeur,
Verrai ses yeux, tout remplis d'étincelles,
Tôt se voiler d'une terne vapeur.
Un Ange prompt & de qui m'est grand'peur,
En habit vert couleur de l'espérance,
Viendra lui dire : « Ici tout est souffrance ;
Monter là-haut, sur mes ailes, vaut mieux,
Car dès longtemps jour de ta survenance
Est désiré dans le plus haut des cieux. »

ENVOI.

Dames, & vous, Damoiselles, je pense
(Puisque j'ai fait rencontre & connaissance
De cette Dame au cœur religieux)
Que le salut de mon intelligence
Est désiré dans le plus haut des cieux.

Frédéric Plessis.



NOTES

Ballades de Jehan Froissart
p. 1 et suivantes.

Œuvres de Froiſſart. Poéſies publiées par M. Aug. Scheler. Bruxelles, 1870. In-8°.

Page 1, vers 6, *ſaint Jame,* forme anglaiſe du nom de ſaint Jacques.

Page 6, vers 11. « Le poëte fait entendre que le nom de celle qu'adorait Achille, renferme les cinq lettres qui compoſent celui de la *Chiere Dame,* à qui ſa ballade eſt adreſſée, & qui, par conſéquent, ſuppoſe-t-on, s'eſt appelée Aelix. » (Auguſte Scheler.)

Ballade de Guy de la Trémouille p. 7.

Le livre des cent ballades contenant des conſeils à un Chevalier pour aimer loialement & les reſponſes aux

ballades, publié... par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Paris. Maillet, M D CCC LXVIII.

La ballade : *En ciel un Dieu, en terre une Déeſſe,* eſt dans les « *reſponſes* ». Elle a été compoſée, ſelon les préſomptions expoſées par M. de Saint-Hilaire, entre les années 1386 & 1392.

Meſſire Guy de la Trémouille, chevalier, était garde de l'oriflamme en 1383. Il mourut en 1398, laiſſant un beau renom de prud'homie.

Ballades d'Eustache Deschamps
p. 9 et suivantes.

Poéſies morales & hiſtoriques d'Euſtache Deſchamps, publiées pour la première fois par G.-A. Crapelet, imprimeur. Paris, M. DCCC XXXII. Gr. in-8°.

Page 14, vers 9 & ſuivants. Comprenez : *Pourquoi dames & pucellettes font-elles ſi grande difficulté d aimer un ami, puiſqu'elles ſécheront comme l'herbe ?*

Page 4, vers 14 & ſuivants. Comprenez : *Ceux qui n'aimèrent pas & qui ont dit non à l'amour, auront maigre gloire, mais ceux qui aimèrent généreuſement, apparaîtront la face lumineuſe & auront renommée par le monde.*

Page 16, *Ballade.* Euſtache Deſchamps avait connu & approché le bon connétable de France. Il n'eſt pas le ſeul poëte qui ait chanté Dugueſclin. Cuvelier, trouvère, rima une longue chanſon des geſtes de ſire Bertran.

Ballades de Christine de Pisan.
p. 18 et suivantes

Les Poéſies de Chriſtine de Piſan ſont conſervées en manuſcrit à la Bibliothèque nationale. Nos 7,087 — 7,217 — 7,223 — 7,641.

Page 18, vers 2 & 3, *dis*, poëmes, *dictier*. Euſtache Deſchamps a compoſé un « Art de dictier & de fere chançons, balades, virelais & rondeaulx ».

Page 24, *Ballade*. Chriſtine de Piſan fut veuve, à vingt-cinq ans, d'Eſtienne du Caſtel, notaire & ſecrétaire du roi Charles V.

Page 25, vers 10, plus aſſombrie que teinture couleur d'un More.

P. 26. *Complainte ſur la mort du duc de Bourgogne.* Dame Chriſtine-la-Déſolée, qui pleura beaucoup en ſa vie, ne pleura jamais plus qu'à la mort du duc Philippe, qui l'avait gratifiée de ſes dons. Elle interrompit, à la triſte nouvelle du meurtre, ſon livre de *Mutation de Fortune*, & elle écrivit ces lamentations : « Comme obſcurcie de plains, plours & lermes, à cauſe de nouvelle mort, me convient faire douloureuſe introyte & commencement à la ſeconde partie de cette œuvre préſente ; adoulée à bonne cauſe de ſurvenue perte, non mie ſinguliere a moy ou a aulcuns, mais générale & expreſſe en maintes terres & plus en ceſtuy royaume, comme deſpouillié & deſſait de l'un de ſes ſouverains pilliers. »

(*Le Livre des fais & bonnes meurs du ſage roy Charles V.* 2e partie.)

Ballades d'Alain Chartier
p. 28 et suivantes.

Les Œuvres de maiſtre Alain Chartier... toutes nouvellement réunies, par André du Cheſne, Tourangeau. Paris, 1517. In-fº.

Ballades de Charles d'Orléans
p. 34 et suivantes.

Poéſies de Charles d'Orléans, publiées par J.-Marie Guichard. Paris, Goſſelin, 1842. In-12.

Pages 34 à 44. Ballades compoſées en Angleterre où le duc Charles était priſonnier.

Page 39, vers 1. *La ſaint Valentin,* fête anglaiſe, conſacrée aux fiançailles. C'eſt le jour où l'on dit que les oiſeaux s'apparient.

Page 41. *Ballade.* Le duc Charles y déplore la mort de ſa dame, qu'il nomme Beaulté, & qui périt « en droicte fleur de jeuneſſe ».

Ballades de François Villon
p. 45 et suivantes.

Œuvres de maiſtre François Villon, corrigées & augmentées d'après pluſieurs manuſcrits qui n'étoient pas connus, précédées d'un *Mémoire...,* par J.-H.-R. Prompſault. Paris, Ebrard, 1835. In-8º.

En attendant le texte qu'établit en ce moment M. Longnon, avec une méthode vraiment ſcientifique, nous avons ſuivi l'édition de l'abbé Prompſault.

Page 45, *Ballade intitulée les Contredictz de Franc Gontier.* Voici le huitain qui, dans le texte de Villon, précède cette ballade :

Gontier ne crains, qui n'a nulz hommes
Et mieulx que moy n'eſt hérité ;
Mais en ce débat cy nous ſommes ;
Car il loüe ſa pouvreté ;
Eſtre pouvre yver & eſté,
A bonheur celà il repute ;
Je le tiens à maheureté,
Lequel a tort? or en discute.

Les Dits de Franc Gontier eſt un petit poëme du XIVe siècle.

Page 45, vers 11 & ſuiv. Le ſens eſt : *Si Franc Gontier & ſa compagne euſſent ſuivi cette douce vie, ils n'euſſent point mangé leur croute de pain bis, frottée d'ail & de civette.*

Page 45 vers 15. *Mathon,* lait caillé, — *potée,* boiſſon. On dit encore *potion.*

Page 46, vers 7 & ſuiv. Le ſens eſt : *Le chant de tous les oiſeaux qui ſont d'ici à Babylone ne me retiendrait pas un jour, pas une matinée à la campagne, s'il m'y fallait vivre en ſuivant un ſi maigre régime.*

Page 50. *Ballade et orasion.* On trouve dans les regiſtres de l'*Officialité pariſienne* de 1460 & 1461, une mention pluſieurs fois répétée de Jean Cotard, qualifié de *procurator* ou de *promotor curiæ.*

P. 50, vers 6. *Architriclin.* Villon déſigne ainſi l'in-

tendant (*architriclinus*) des époux de Cana. Jean II, 9.

P. 51, vers 10 :

Bref, il en fut à grand peine au douzième,
Que s'escriant, « Haro! la gorge m'ard!
Tost, tost, dit-il, que l'on m'apporte à boire! »

(La Fontaine. *Contes & Nouvelles,* I, x, le Paysan qui avoit offensé son seigneur.)

P. 52. *Ballade que Villon feit à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame.* Cf. le présent livre p. XXIII.

P. 52, vers 13, *l'Egyptienne,* sainte Marie l'Égyptienne.

P. 52, vers 14. *Théophilus.* Cf. le *miracle Theophilus,* dans Gautier de Coinsi. Rutbeuf en a fait une moralité.

P. 55, vers 2. *Flora,* courtisane qui fut aimée de Pompée.

P. 55, vers 3. *Archipiada* est peut-être Archippa, dont le souvenir est associé à la mémoire du poëte Sophocle. — *Thaïs,* courtisane qui brilla à Athènes au milieu du ve siècle.

P. 55, vers 4. *Qui fut sa cousine germaine,* par la beauté.

P. 55, vers 5. La Nymphe *Écho,* d'après Ovide.

P. 55, vers 9. *Hélois,* Héloïse, niéce du chanoine Fulbert.

P. 55, vers 11. *Pierre Esbaillard.* Abailard, le docteur qui mourut en 1142.

P. 55, vers 13 & 14. Cette *Royne* est Marguerite de

Bourgogne, première femme de Louis le Hutin. Elle débauchait les écoliers, dans la tour de Nefle, & les faifait jeter dans la Seine. Buridan obtint fes dangereufes careffes ; il ne fut pas noyé & il fe retira à Vienne, en Autriche, où il fonda une univerfité. Telle eft la légende.

P. 56, vers 1. *La Royne blanche comme ung lys* eft Blanche de Bourbon, mariée, en 1352, à Pierre le Cruel.

P. 56, vers 3. *Berthe*, Bertrande, fille de Caribert, femme de Peppin, mère de Charlemagne, ou, pour mieux dire, la reine Pedauque, la fileufe qui contait les *Contes de la mère l'Oie* (Cf. Hyacinthe Husson, *La Chaîne traditionnelle* et les *Contes de Perrault*, édition Lefèvre, p. LVII.) — *Biétris*, Béatrix de Provence, mariée, en 1245, à Charles de France, fils de Louis VIII. — *Allys*, Alix de Champagne, mariée, en l'an 1160, à Louis le Jeune, roi de France.

P. 56, vers 4. *Harembouges*, Eremburges, fille & héritière de Élie de La Flèche, comte du Maine, mort en 1110.

P. 56, vers 5. *Jehanne Darc*, née à Dom-Remy, petit village des marches de Lorraine.

P. 56. *Envoi*. Prince, quel que foit le jour de la femaine ou de cette année, que vous me demandiez où elles font, je vous répoudrai en redifant ce refrain : *Mais où font...*

BALLADE D'OCTAVIEN DE SAINCT-GELAIZ, p. 59.

S'enfuyt la Chaffe et le départ d'Amours, nouuellement imprimé à Paris, où il y a de toutes les tailles

de Rimes que l'on pourroit trouuer. Côposée par Reuerêd per en Dieu messire Octavien de Saict-Gelaiz euesq dâgoulesme. Et par noble hôme Blaise dauriol Bachelier en chascun droit, demourât à Thoulouse. On les vent à Paris en la rue neufue nostre dame A lenseigne de lescu de France.

P. 60, vers 8. *Sextus Tarquin.* Tit.-Liv., I, 54.

P. 60, vers 11. *Roboam.* Reg., III, 2. *Paralip.,* II, 9.

P. 60, vers 14. *Marc Anthoine.* Plut. *Anton.*

P. 60, vers 15. *Cleopatra.* Plut. *Anton.*

P. 60, vers 16. *Marcelline.* Fille de C. Marcellus & d'Octavia, répudiée par Agrippa (?).

Le cymetiere des Anglois, p. 62.

La Déploration des Estatz de France...

L'*Estat de Noblesse,* en apprenant une nouvelle entreprise des Anglais, parle comme on voit en la Ballade.

P. 62, vers 8. N'élidez pas l'*e* muet dans le mot *France.*

P. 63. *Envoy.* Entendez : *Quand il devrait pleuvoir des pierres, la croix blanche sera victorieuse.* Au temps du roi Charles VI, ceux d'Armagnac portaient la croix blanche, & ceux de Bourgogne, alliés aux Anglais, la croix rouge.

Une pure et blanche licorne qui se vient rendre a pureté, p. 64.

Le Grant & vrai Art de pleine rhetorique... tant en prose qu'en rime, 1521.

Pierre Fabri, Rouennais, était curé de Meray.

« L'idée que la « sainte douceur » de la vierge était

ſupérieure au pouvoir du mal avait pris alors une forme préciſe dans la légende tant répétée de la Vierge & de la Licorne. La Licorne, qu'on voyait dès le XIe siècle ſculptée à côté du Baſilic, ſur les murs des égliſes était, diſent les *Beſtiaires,* un cheval-chèvre d'une blancheur immaculée. Elle portait au front une merveilleuſe épée. Les veneurs la voyaient paſſer dans les clairières; ils n'avaient jamais pu l'atteindre, tant elle était rapide. On ſavait toutefois que, ſi une vierge, aſſiſe dans la forêt, appelait la licorne, la bête obéiſſait, inclinait la tête ſur le giron de l'enfant, ſe laiſſait prendre, enchaîner par d'auſſi faibles mains. Mais la Licorne tuait la fille « corrompue & non pucelle ».

Voilà ce qui était conté par toutes gens, écouté en friſſonnant, retenu & rêvé pendant de longues veillées. Tous avaient vu la Licorne en quelque image taillée ou peinte ; quelques-uns l'avaient reconnue de loin, dans les halliers, aux heures douteuſes. (ANATOLE FRANCE, la *Miſſion de Jeanne Darc.*)

BALLADE A CHRISTOFLE DE REFUGE, p. 67.

Chants royaux, Oraiſons & autres petits Traités, par Guillaume Crétin. Paris, Simon du Bois, pour Galliot du Pré, 1527. In-8° gothique.

BALLADES DE JEAN MAROT
p. 70 et suivantes.

Œuvres de Clément Marot, avec les ouvrages de Jehan Marot ſon père, à La Haye M. DCC. XXXI. in-4°, tome 4.

P. 73, vers 15. Paul Orofe compofa, vers l'an 416 de J.-C., une *Hiftoire univerfelle* fort barbare.

BALLADE DE EUSTORGE DE BEAULIEU, p. 74.

Les divers Rapports contenant plufieurs Rondeaux, Ballades, Epiftres, enfemble une du Coq à l'Afne, & une autre de l'Afne au Coq; fept Blafons anatomiques du corps féminin ; la refponfe du blafonneur du.. à l'auteur de l'apologie contre luy... Lyon, P. de Sainte-Lucie, 1537. In-8°.

BALLADE DE JEAN BOUCHET, p. 76.

Opufcules du Traverfeur des voyes périlleufes, nouvellement par luy reveuz, amandez & corrigez ; contenant, Épiftre de juftice, le Chappelet des princes, Ballades morales, Deploration de l'Églife. Poitiers, Jean Bouchet, 1526. In-4° gothique.

Le titre poétique de Jean Bouchet était, comme on voit : *le Traverfeur des voyes périlleufes.*

Sa devife était : *ha bien touché.*

Jean Bouchet obferve l'alternance des rimes mafculines & des rimes féminines.

BALLADE TOUCHANT JUSTICE, p. 78.

Les Abus du Monde. Paris, P. le Dru, 1504. In-8° gothique.

P. 78, vers 9. « Pfalm., LXXX : *Jufticia de cœlo profpexit.* » Cette glofe eft de Gringoire. Le texte ne s'en retrouve pas dans les pfaumes.

P. 78, vers 11. *Comme au temple repofoient les pucelles.* Peut-être les veftales.

P. 79, vers 6. « Horatius : *Quandoque bonus dormitas homerus.* » Cette glofe eft de Gringoire.

P. 79, vers 8. « Horatius : *Nemo omni eft ex patre beatus.* » Cette glofe eft de Gringoire.

P. 79, vers 11. « Proverb., XI : *Juftitia liberabis a morte.* » Cette glofe eft de Gringoire.

D'UN CHAT ET D'UN MILAN, p. 80.

Œuvres poétiques de Mellin de Saint-Gelais. A Lyon, par Antoine de Harsy, 1574. In-8°.

BALLADES DE CLÉMENT MAROT
p. 82 et suivantes.

Œuvres de Marot, augmentées d'un grand nombre de fes compofitions nouvelles. Lyon, Dolet, 1543. In-8°.

P. 82. *Du temps que Marot eftoit au Palais à Paris.* Clément Marot, après avoir achevé fes études univerfitaires, fuivit le Palais. Mais il ne refta pas longtemps parmi les bafochiens.

P. 82, vers 10. *La porte Barbette,* proche la rue & l'hôtel Barbette.

P. 85. *A madame d'Alençon, pour eftre couchée en fon eftat.* Ce fut en l'an 1519 que Clément Marot fut attaché à la cour de madame Marguerite de Valois, ducheffe d'Alençon & de Berry.

On le trouve infcrit pour la première fois parmi les penfionnaires de la bonne ducheffe de Valois, à la date

de 1524. (Cf. d'Héricault, *Nouvelle Collection Janet.*) Il recevait 95 livres par an. Il était en même temps attaché à la maiſon militaire du duc d'Alençon, mari de Marguerite.

P. 87, *de Frère Lubin.* « Tu trouveras d'autres Balades à double refrain, l'un repeté au mylieu du couplet & l'autre à la fin, comme en la Balade de Marot à Frere Lubin, & ceſte maniere de refrain double eſt autant rare que plaiſante. » (*L'Art poétique françois,* par Thomas Sibilet.)

P. 89. *Chant de May & de Vertu.* Conſultez, sur le titre, le chapitre de l'*Art poëtique* de Thomas Sibilet, lequel nous donnons en Appendice, nº II.

Ballade en faveur des œuvres de Neuf-Germain, p. 91.

Les *Œuvres de Monſieur de Voiture,* à Paris, rue Saint-Jacques, chez Michel Guignard & Claude Robuſtel. M.DCC.XIII, in-8º, t. II.

Ballades de Sarrasin p. 94 et suivantes.

Les Œuvres de monſieur Saraſin. A Paris, chez Auguſtin Courbé, M. DC. LVI. In-4º.

Ballade de Bussy Rabutin, p. 98.

Les Lettres de meſſire Roger de Rabutin, comte de Buſſy, lieutenant général des armées du roi... A Paris, chez Florentin & Pierre Delaume, M. DC XCVIII.

Cette Ballade eſt jointe à une lettre du comte de Buſſy à M. de Sc... (Scudéry).

A Buſſy, ce 16 février 1676.

« ... Je vous envoye la Balade que vous m'avez demandée. Elle a un petit air de Marot qui ne me déplait pas. »

Ballades de Jean de La Fontaine
p. 100 et suivantes.

Contes mis en vers par Jean de la Fontaine. Paris, Claude Barbin, 1665. In-12.

Ballade ſur la lecture des romans & des livres d'amour. Ce poëme n'a de la ballade que le refrain.

P. 100, vers 7. L'*Aſtree,* de Honoré d'Urfé.

P. 101, vers 16. *Maître Louis,* l'Arioſte.

P. 101, vers 17. Voici l'*endroit de l'ermite* qui fit entrer en tentation Alizon la Sucrée :

« De la cime d'un rocher élevé, l'ermite a vu Angélique, au comble de l'affliction et de l'épouvante, aborder à l'extrémité de l'écueil. Il était lui-même arrivé ſix jours avant, car un démon l'y avait porté par un chemin non frayé. Il vient à elle, avec un air plus dévot que n'en eurent jamais Paul ou Hilarion.

« A peine la dame l'a-t-elle aperçu que, ne le reconnaiſſant pas, elle reprend courage. Peu à peu, ſa crainte s'apaiſe, bien qu'elle ait encore la pâleur au viſage. Dès qu'il eſt près d'elle, elle dit : « Ayez pitie de moi, mon père, car je ſuis dans une malheureuſe ſituation. » — Et, d'une voix interrompue par les

ſanglots, elle lui raconta ce qu'il ſavait parfaitement.

« L'ermite commence à la réconforter par de belles et dévotes paroles; et, pendant qu'il parle, il promène des mains audacieuſes tantôt ſur ſon ſein, tantôt ſur ſes joues humides. Puis, devenu plus hardi, il va pour l'embraſſer. Mais elle, tout indignée, lui porte violemment la main à la poitrine & le repouſſe, & ſon viſage ſe couvre d'une honnête rougeur.

« Il avait à ſon côté droit une poche. Il l'ouvre & il en tire une fiole pleine de liqueur. Sur ces yeux puiſſants, où Amour a allumé ſa plus brûlante flamme il en jette légèrement une goutte qui ſuffit à endormir Angélique. La voilà, giſant renverſée sur la table, livrée à tous les déſirs du lubrique vieillard.

« Il l'embraſſe & la palpe à plaiſir; & elle dort, & ne peut faire réſiſtance. Il lui baiſe tantôt le ſein tantôt la bouche. Perſonne ne peut le voir en ce lieu âpre et déſert. Mais, dans cette rencontre, ſon deſtrier trébuche, car le corps débile ne répond point au déſir. Il avait peu de vigueur, ayant trop d'années, & il peut d'autant moins, qu'il s'eſſouffle davantage.

» Il tente toutes les voies, tous les moyens, mais ſon pareſſeux rouſſin ſe refuſe à ſauter. En vain il lui ſecoue le frein, en vain il le tourmente; il ne peut lui faire tenir la tête haute. Enfin, il s'endort près de la dame qu'un nouveau danger menace encore. La fortune ne ſe contente pas de ſi peu, quand elle a pris un mortel pour jouet. »

. . . .

(*Roland furieux,* chant VIII, huitains 45 à 50.)

M. Francisque Reynard a bien voulu nous communiquer ce fragment de ſa belle traduction de l'Arioſte, actuellement ſous preſſe.

P. 102, vers 3. Dans *Amadis de Gaule, le Beau Ténébreux* on lit :

Chapitre XL. *Comment Amadis alla paſſer une dernière nuit avec ſa mie Oriane, à qui il avoua les raiſons de ſon départ.*

Chapitre XLII. *Comment Oriane, ſe ſentant groſſe, aviſa aux moyens de céler ſon état.*

Dans *Amadis, le Chevalier de la verte épée,* ſuite du précédent, on lit :

Chapitre XXIX. *Comment le roi Liſvart livra aux ambaſſadeurs de l'Empereur ſa fille Oriane & autres demoiſelles pour les conduire à Rome.*

P. 102, vers 12. *Clitophon. Les Amours de Clitophon & de Leucippe,* par Achille Tatius.

P. 102, vers 13. *Les Amours de Théagène & Chariclée,* par Héliodore.

P. 102, vers 14. *Ariane,* par Jean Deſmarets.

P. 102, vers 15. *Polexandre,* par Marin le Roy de Gomberville.

P. 102, vers 16. *Cléopâtre,* par la Calprenède.

P. 102, vers 16. *Caſſandre,* par le même.

P. 102, vers 18. *Cyrus,* par Mlle de Scudéry. La *Carte du Tendre* eſt dans ce roman.

P. 102, vers 19. Le roman de *Clélie* avait d'abord paru ſous le nom de Georges Scudéry, bien qu'il fût de ſa ſœur Madeleine.

P. 102, vers 21. *Perceval le Gallois,* par Chriſtien de Troyes.

P. 104. *Sur Eſcobar.* « Quoiqu'il (La Fontaine) n'ait pris aucune part aux diſputes religieuſes qui alors agitaient la ſociété, & même ébranlaient l'État, cependant il réſuma en quelque ſorte toutes les railleries du janſéniſte Paſcal sur les jéſuites dans ſa jolie Ballade ſur Eſcobar. » (*Hiſtoire de la vie & des ouvrages de Jean de La Fontaine*, par C.-A. Walckenaer.)

P. 106. *Ballade ſur le mal d'Amour.* Cette Ballade a d'abord été imprimée dans un recueil de poéſies de Pavillon, avec la ſignature de La Fontaine. Elle eſt de 1684.

P. 109. *Ballade à madame Fouquet.* La Fontaine plut au ſurintendant Fouquet, qui le prit pour ſon poëte, ſe l'attacha & lui fit une penſion de mille francs, à condition qu'il en acquitterait chaque quartier par une pièce de vers, condition qui fut exactement remplie.

Pour le terme de la Saint-Jean de l'an 1659, le poëte envoya la *Ballade à madame Fouquet.* Pelliſſon, ſecrétaire du ſurintendant, libella en vers une double quittance pour cette Ballade. Voici comment s'exprime le *notaire du Parnaſſe :*

Quittance publique pour la Ballade
par Jean Pellisson.

Par-devant moi, ſur Parnaſſe notaire,
Se préſenta la reine des beautés,
Et des vertus le parfait exemplaire,
Qui lut ces vers, puis les ayant comptés,
Peſés, revus, approuvés & vantés,

Pour le paſſé voulut s'en ſatisfaire;
Se réſervant le tribut ordinaire,
Pour l'avenir, aux termes arrêtés,
Muſes de Vaux, & vous leur ſecrétaire,
Voilà l'acquit tel que vous ſouhaitez.
En puiſſiez-vous dans cent ans autant faire !

Quittance ſous ſeing privé pour la Ballade précédente, par Pellisson.

De mes deux yeux, ou de mes deux ſoleils,
J'ai lu vos vers qu'on trouve ſans pareils,
Et qui n'ont rien qui ne me doive plaire.
Je vous tiens quitte & promets vous fournir
De quoi partout vous le faire tenir,
Pour le paſſé, mais non pour l'avenir.
En puiſſiez-vous dans cent ans autant faire !

Ballade de Mme Deshoulières, p. 111.

C'eſt à propos de l'opéra d'*Amadis*, repréſenté en janvier 1684, que madame Deshoulières fit la Ballade :

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Mme Deshoulières avait quelque raiſon de parler de la ſorte : elle atteignait ſa cinquantième année. Elle adreſſa ſon poëme au duc de Montauſier, qui était auſſi ſuranné comme amant qu'elle l'était comme maîtreſſe.

« Une foule de poëtes ſe préſentèrent pour défendre le temps préſent contre les attaques de celle qu'on appelait la dixième muſe, la Calliope françaiſe. Le duc de Saint-Aignan, qui jouiſſait de toute la fa-

veur du roi, entra un des premiers dans la lice : & Mme Deshoulières, flattée d'avoir à combattre un tel champion, répondit à la Ballade qu'il avait compoſée, ſur les mêmes rimes, & avec le même refrain que la ſienne. Le duc de Saint-Aignan répliqua ; madame Deshoulières ripoſta de nouveau. » (*Walckenaer.*) Voici ces diverſes répliques :

Réponse de M. le duc de Saint-Aignan.

Balade.

A caution tous ne ſont pas ſujets.
Autre maxime en ma tête eſt écrite ;
Et pour parler de mes tourmens ſecrets,
Oneques de cour ne connus l'eau benite.
Si dans mains cœurs probité plus n'habite,
Au mien les faits ſuivent toûjours les dits.
Par moi l'Aſtuce au monde n'eſt venuë,
D'amans loyaux ſi la mode eſt perduë,
Moy j'aime encor comme on aimoit jadis.

Nul riche atour, nul nombre de valets,
Ne contribue à mon peu de mérite.
Toûjours me tiens au rang des plus diſcrets :
Tant mieux pour moy ſi la troupe eſt petite,
Amour chez moy n'eſt jamais décrepite,
Et quand les ſots ſont les plus aplaudis
Dûſſay-je en tout paſſer pour une gruë,
Faveur ſe cache auſſi-tôt qu'obtenuë,
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

Jeunes beautez qui tendez vos filets,
Chaſſez bien loin cette engeance maudite
De jouvenceaux, quand près des beaux objets
D'être indolent chacun ſe félicite.
Je ſens l'amour ſans faire l'hypocrite,
Et le ſers mieux qu'un de ces étourdis;
Mais ſi pour vous aux ſoins je m'habituë,
Don de mercy j'auray toûjours en vûë,
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

Quand jeunes cœurs ſe trouvent ainſi faits,
Preſent meilleur à Dame on ne débite.
Cœurs de barbons peuvent être coquets.
Le diable eut tort quand il ſe fit hermite.
Si ma perſonne à tendreſſe n'invite,
Mes ſens au moins point ne ſont refroidis.
Par aucuns maux mon humeur n'eſt bourruë,
Et peu m'en chaut, ſi j'ay teſte chenuë,
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

Envoy

Fils de Venus ſonge à tes interêts,
Reprends l'encens, & rends les camouſlets,
Accorde à tous que ce train continuë,
Nous reverrons le ſiecle d'Amadis;
Et ſi jamais Dame d'attraits pourvûë
A m'enflâmer ſe trouve parvenûë,
Je l'aimerai comme on aimoit jadis.

Réponse à M. le duc de Saint-Aignan.

Balade.

Duc, plus vaillant que les fiers Paladins
Qui de géans conquêtoient les armures :
Duc, plus galant que n'étoient Grenadins,
Point contre vous ne sont mes écritures.
Grand tort aurois de blasonner vos feux.
Hé qui ne sçait, beau sire, je vous prie,
Qu'en fait d'amour & de chevalerie
Onques ne fut plus veritable preux ?

Vous pourfendez vous seul quatre assassins,
Vous réparez les torts & les injures,
Feriez encor plus d'amoureux larcins
Que jouvenceaux à blondes chevelures ;
Ce que jadis fit le beau tenebreux
Près de vos faits n'est que badinerie,
D encombriers vous sortez sans féerie.
Onques ne fut plus veritable preux.

Jamais l'Aurore aux doigts incarnadins
En jours brillans ne change nuits obscures
Que cault Amour & Mars aux airs mutins
Vous n'invoquiez pour avoir avantures.
Vous bravez tout, malgré des ans nombreux
Qui volontiers empêchent qu'on ne rie,
Avez d'un fils augmenté votre hoirie :
Onques ne fut plus veritable preux.

Envoy

Que puissiez-vous, Chevalier valeureux,
En tout combat, en butin amoureux,
Ne vous douloir jamais de tromperie,
Et qu'à l'envi chez nos derniers neveux,
Lisant vos faits hautement on s'écrie :
Onques ne fut plus veritable preux.

Réponse de M. le duc de Saint-Aignan.

Balade.

O l'heureux temps où les fiers Paladins
En toutes parts cherchoient les avantures,
Où sans dormir non plus que sont lutins
Ja n'étoient las de porter leurs armures !
Princes & Roys par vins & confitures
Les régaloient au sortir des festins.
Dame à bon droit des beaux esprits cherie,
Qui faites cas des guerriers valeureux,
Est-il rien tel qu'art de chevalerie ?
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

Ces Damoisels s'ébatoient ès jardins
Bien atournez de pompeuses vêtures.
Là, plus vermeils qu'on ne peint Chérubins,
Chapeaux de fleurs mis sur leurs chevelures,
Se déduisoient en superbes parures.
Riches plumats, toiles d'or, & satins,
De les voir tels toute ame étoit ravie,
Tant avoient l'air de gens victorieux

Dame ſans pair, dites-nous, je vous prie :
Fut-il jamais un mêtier plus heureux ?

S'il avenoit que felons aſſaſſins
En dur eſtour leur fiſſent des bleſſures,
Ja nul mêtier n'avoient de medecins,
Filles de Roys moult belles créatures
Qu'on renommoit pour leurs ſçavantes cures
Sur lits molets & ſur riches couſſins,
Chacune à part ſoigneuſe de leur vie,
Les conſolant par devis amoureux,
Rendoient bien-tôt leur perſonne guerie ;
Fut-il jamais un mêtier plus heureux ?

Moy qui toûjours ſurpaſſant maints blondins
En vrais effets ainſi qu'en écritures,
Ay depuis peu mis au jour deux banbins,
Dont on ſeroit d'agréables peintures,
Dans la vigueur qu'on voit en mes alures,
Je veux auſſi par de nobles deſſeins,
Des ennemis voir la face blêmie,
Et leur livrer un aſſaut vigoureux,
Puis tôt après retourner vers ma mie.
Fut-il jamais un mêtier plus heureux ?

Envoy

Que puiſſiez-vous, Dame au cœur genereux,
Voir en honneur toûjours vôtre meſgnie,
Et qu'un germain moult digne de nos vœux

Se trouve un peu revêtu d'Abaye
De bon raport, commode, & bien nombreux.
Si que mitré, content & glorieux
En tel déduit quelquefois il s'écrie,
Fut-il jamais un métier plus heureux?

Réponse à M. le duc de Saint-Aignan.

Balade.

Los immortel que par fait héroïque
Chevalerie en tous lieux aqueroit,
Vous fait aimer ce temps hyperbolique:
Quand eſt de moy ce qui plus m'en plairoit,
Ce n'eſt combat, véture magnifique,
Tournois fameux, mais bien l'Amour antique
Dont triſte mort ſeule voyoit le bout.
Bon Chevalier que tout craint & révere,
Ainſi le monde en ſentiment differe:
Opinion chez les hommes fait tout.

L'un rit de tout, l'autre mélancolique,
D'Arlequin même en mille ans ne riroit,
L'un pour joüer fait devenir éthique
Son train & lui, l'autre ne troqueroit
Pour mines d'or ſa verve poëtique,
L'un de tout œuvre entreprend la critique,
Et fait ſouvent conte à dormir debout:
L'autre à ſon gré reglant le miniſtere,
De ſe regler ne s'embaraſſe guere:
Opinion chez les hommes fait tout.

Espoir de gain fait faire aux flots la nique,
Desir de gloire en perilleux endroit
Conduit guerriers, nature pacifique
Aux Magistrats met en teste le droit.
Ambition fait que le coffre on pique,
Vanité fait que Philosophe explique :
Comment tout vient, en quoy tout se résout ;
Chaque mortel coiffé de sa chimere,
Croit à par soy que mieux on ne peut faire :
Opinion chez les hommes fait tout.

Non moins diverse en chaque République
Est la coûtume, icy punir on voit
Sœur avec qui son frere prévarique.
Et la Persane en son lit le reçoit :
Germains font cas de la liqueur bachique,
Le Musulman en défend la pratique,
Subtil larcin Lacedemone absout.
Où le Soleil monte sur l'Emisphere,
Par pieté le fils meurtrit son pere :
Opinion chez les hommes fait tout.

Envoy

Duc dont le los vole du sein Persique
Jusqu'où Phébus finit son tour oblique,
De mon Germain point ne sçavez le goût,
Grosse Abaye à la mitre il préfere.
Trop lourd, dit-il, est sacré caracter :
Opinion chez les hommes fait tout.

« Pavillon ſe joignit au défenſeur du temps préſent, & dans de fort jolies Ballades ſoutint

Qu'on aime encor comme on aimoit jadis.

D'autres convinrent avec l'apologiſte du ſiècle d'Amadis

Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis.

« Mais ils convertiſſaient galamment cet aveu en compliments pour la dixième Muſe. De Loſme de Monchesnay, l'auteur connu du *Boleana,* lui diſait :

Oui, j'en conviens, charmante Deshoulieres ;
Mais ſi chaque beauté poſſedoit vos lumieres,
On reverroit bientôt le ſiecle d'Amadis.

. . . .

Si, comme vous, toutes nos dames
Avoient l'art de toucher nos ames,
On aimeroit bientôt comme on aimoit jadis.

« La Fontaine, qui était fortement prévenu contre madame Deſhoulières depuis qu'elle avait cabalé contre les pièces de Racine, ſon ami, lui répondit sur un ton bien différent de celui de Monchesnay. » *(Walckenaer.)* La Fontaine ne fit point imprimer cette Ballade.

P. 114, vers 8. *Urgande Deſconnue.* On lit dans *Amadis* (les Princes de l'Amour) :

Chapitre xi. « Comment Urgande la Deconnue, à laquelle on ne ſongeait pas, prouva qu'elle ſongeait à ſes protégés, en ſurvenant la veille des noces. »

BALLADE SUR UNE VIEILLE FILLE, p. 116.

Œuvres diverſes de M. Rouſſeau. Nouvelle édition. A Bruxelles ; aux dépens de la Compagnie, M. DCC. XLI.

BALLADE DU VIEUX TEMPS, p. 118.

Poëſies complètes de Sainte-Beuve. Paris, Charpentier & Cie, 1869. In-12.

Ce petit poëme de Sainte-Beuve n'eſt qu'un tronçon de Ballade. Le XIXe ſiècle eſt peu riche en Ballades. Nous aurions voulu mettre parmi nos pièces de choix un poëme à refrain d'Alfred de Muſſet, celui que le poëte attribue à ſa Carmoſine. Mais ce morceau n'a de la vieille Ballade que le refrain & un certain air d'archaïſme. On en jugera; voici ce poëme :

Va dire Amour, ce qui cauſe ma peine,
A mon ſeigneur, que je m'en vais mourir,
Et, par pitié, venant me ſecourir,
Qu'il m'eût rendu la Mort moins inhumaine.
A deux genoux je demande merci.
Par grâce, Amour, va-t'en vers ſa demeure.
Dis-lui comment je prie & pleure ici,
Tant & ſi bien qu'il faudra que je meure

Tout enflammée, & ne ſachant point l'heure
Où finira mon adoré ſouci.
La Mort m'attend, & s'il ne me relève
De ce tombeau prêt à me recevoir,
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve;
Hélas! Amour, fais-lui mon mal ſavoir.

Depuis le jour où le voyant vainqueur,
D'être amoureuſe, Amour, tu m'as forcée,
Fût-ce un inſtant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive penſée,
Dont je me ſens à tel point oppreſſée,
Mourant ainſi, que la Mort me fait peur.
Qui ſait pourtant, ſur mon pâle viſage,
Si ma douleur lui déplairait à voir!
De l'avouer je n'ai pas le courage.
Hélas! Amour fais-lui mon mal ſavoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
A ma triſteſſe accorder cette joie,
Que dans mon cœur mon doux ſeigneur ait lu,
Ni vu les pleurs où mon chagrin ſe noie,
Dis-lui du moins, & tâche qu'il le croie,
Que je vivrais, ſi je ne l'avais vu.
Dis lui qu'un jour, une Sicilienne
Le vit combattre & faire ſon devoir.
Dans ſon pays, dis-lui qu'il s'en ſouvienne,
Et que j'en meurs, faiſant mon mal ſavoir.

(*Carmoſine,* acte II, scène VII.)

Ballades de Théodore de Banville, p. 120 et suivantes.

Gringoire, comédie en un acte, en profe, par Théodore de Banville. Paris, Michel Lévy. In-12.

Théodore de Banville. *Trente-fix Ballades joyeufes.* Paris, Alphonfe Lemerre, éditeur, 1873. In-12.

Ballade des enfants sans souci, p. 130.

Le Parnaffe contemporain. Recueil de vers nouveaux. Deuxième férie, 1869-71. Paris, Aphonfe Lemerre, M. DCCC. LXX. In-8°.

Ballade de l'amant inquiet, p. 132.

Inédite.



APPENDICE

LES RÈGLES DE LA BALLADE

I

Or ſera dit & eſcript cy-apres la façon des Balades ; & premierement eſt aſſavoir qu'il eſt Balade de huit vers dont la rubriche eſt pareille en ryme au ver anteſequent, & toutefois que le derrain mot du premier ver de la Ballade eſt de trois ſillabes, il doit eſtre de onze piez, ſi comme il ſera veu par exemple cy-après, & ſe le derrenier mot du ſecond ver n'a que une ou deux ſillabes, ledit ver ſera de dix piez ; & ſe il y a aucun ver coppé qui ſoit de cinq piez, cellui qui vient après doit eſtre de dix.

Exemple ſur ce qui dit eſt :

BALADE DE HUIT VERS COUPPEZ.

Je hez mes jours & ma vie dolente,
Et je maudis l'eure que je fu nez ;
Et à la mort humblement me preſente

Pour les tourmens dont je ſuy fortunez ;
Je hez ma concepcion,
Et ſi maudi ma conſtellacion,
Où fortune me fiſt naiſtre premier,
Quand je me voy de touz maulx priſonnier.

Et eſt ceſte Balade léonine par ce qu'en chaſcun ver elle emporte ſillabe entiere, auſſi comme *dolente* & *preſente ; concepcion* & *conſtellacion.*

AUTRE BALADE.

De tous les biens temporelz de ce monde
Ne ſe doit nulz roys ne ſires clamer,
Puiſque telz ſont que fortune ſur onde,
Qui par ſon droit les puet ſouldre & embler ;
Le plus puiſſant puet l'autre déſerter,
Si qu'il n'eſt roy, duc, n'empereur de Romme,
Qui en terre puiſt vray tiltre occuper
Ne dire ſien, fors que le ſens de l'omme.

Cette Balade eſt moitié léonine & moitié ſonant, ſi comme il appert par *monde*, par *onde*, par *omme*, par *Romme*, qui ſont plaines ſillabes & entieres. Et les autres ſonans tant ſeulement, où il n'a point entiere ſillabe, ſi comme : *clamer* & *oſter*, où il n'a que demie ſillabe, ou ſi comme feroit *préſentement* & *innocent.* Et ainſi ès cas ſemblables puet eſtre congneu qui eſt léonine ou ſonnant.

Exemple de Balade de neuf vers toute leonyne :

Vous qui avez pour paſſer voſtre vie,
Qui chaſcun jour ne fait que defenir,
Vous vivez frans, ſans viande ravie.
Se du voſtre vous povez maintenir,
Or vous vueilliez du serf lieu tenir,
Où pluſeurs par convoitiſe
Ont perdu corps, eſperit & franchiſe ;
C'eſt de ſervir autrui, dont je me laſſe.
Vieilleſce vient, guerdon fault, temps ſe paſſe.

Exemple de Balade de dix vers, de dix & onze ſillabes :

Et ſe doit-on touſiours garder, en faiſant Balade qui puet, que les vers ne ſoient pas de meſmes piez, mais doivent eſtre de neuf ou de dix, de ſept ou de huit ou de neuf, ſelon ce qu'il plaiſt au faiſeur ſanz les faire touz égaulx, car la Balade n'en eſt pas ſi plaiſante ne de ſi bonne façon.

AUTRE BALADE.

Pour quoy fina par venin Alixandre,
Qui ſi puiſſans fu & ſi fortunez
Que le monde ſoubmiſt en aage tendre,
Et commença quinze ans puis qu'il fu nez
A conquerir : comment fu deſtinez
Cilz qui conquiſt Ynde, ce fut Pompée,
Après Theſſale ot la teſte couppée;
Et Égipte le fiſt ly roys fenir

Tholomée par traïson dampnée :
Toudis avient ce qu'il doit avenir.

AUTRE BALADE.

Depuis que le diluge fu
Et que les cinq citez fondirent
Par leur pechié, par ardent fu,
Que Loth & sa femme en yssirent;
Ne puis que les prophetes dirent
Les maulx dont ly mons servit plains,
Près de la fin li noms Dieu vains,
Et sa loy escandalisee,
Ne fut li termes si prochains
D'estre monarchie muée.

Balade equivoque, rétrograde & léonine.

Et sont les plus fors Balades qui se puissent faire car il convient que la derniere sillabe de chascun ver soit reprinse au commencement du vers ensuivent, en autre signification & en autre sens que la fin du vers précedent; & pour ce sont telz mos appellez equivoques & retrogrades; car en une meisme semblance de parler & d'escripture, ilz huchent & baillent signification & entendement contraire des mos derreniers mis en la rime, si comme il apparra en ceste couple de Balade mise cy apres.

AUTRE BALADE.

Lasse ! lasse ! malencontreuse & dolente,
Lente me voy, fors de souspirs & plains.

Plains ſont mes jours d'ennuy & de tourmente.
Mente qui veult, car mes cuers eſt certains ;
Tains juſqu'à mort, & pour celli que j'ains,
Ains mais ne fut dame ſi fort atainte,
Tainte me voy, quand il m'ayme le mains.
Mains, entendez ma piteuſe complainte.

Et convient que toutes les couples ſe finiſſent par le maniere deſſurdicte tout en equivocacion rétrograder ou autrement elle ne feroit pas dicte ne réputé pour équivoque ne rétrograde, ſuppoſé ore que le derrenier du ver ſe peuſt reprandre à aucun entendement du ver enſuivant, ſe il ne reprenoit toute autre choſe que le precedent.

Autre Balade de neuf & de huit piez, & de huit vers de ryme pareilles ce ſemble par la maniere de l'eſcripre, qui eſt une meſme eſcripture, & par lettres ſemblables.

Et ne ſe pourroit cognoiſtre que par la maniere de prononcer en langue françoiſe, car les mos ſonnent par la prononciation l'un mot une choſe & l'autre une autre; & ainſi ſemble que nous avons deffault de lettres, ſelon meſmes les Hebrieux; & apparra ci-après par la lecture. Item en la dicte Balade à envoy. Et ne les ſouloit on point faire anciennement fors ès chançons royaulx, qui eſtoient de cinq couples, chaſcune couple de dix, onze ou douze vers, & de tant ſe puelent bien faire & non pas de plus par droicte regle. Et doivent les envois d'icelles chançons, qui ſe commentcent par *princes,* eſtre de cinq vers entez par ceulx aux

rimes de la chançon ſanz rebrique; c'eſt aſſavoir deux vers premiers, & puis un pareil de la rebriche; & les deux autres ſuyvans les premiers, d'eux concluans en ſubſtance l'effect de ladict chançon & ſervans à la reoriche. Et l'envoy d'une Balade de trois vers ne doit eſtre que de trois vers auſſi, contenant ſa matiere & ſervant à la rebriche, comme il ſera dit cy-après.

Autre Balade.

Chaſcuns ſe plaint, chaſcuns ordonne
Sur ce que Dieux a ordonné;
Ly uns dit, quand il pluct ou tonne:
Que n'a Dieux le beau temps donné!
Las! c'eſt trop pleu & trop tonné,
S'il fait chaut on ſouhaide froit:
Pourquoy eſt-on ſi mal ſené?
Encor eſt Dieux où il ſouloit.

l'envoy.

Princes, chaſcuns veult mettre bonne
Aux euvres Dieu qui tout voit;
C'eſt péchiez: ſa juſtice eſt bonne:
Encor eſt Dieux où il ſouloit.

D'autres Balades de sept vers.

Item encores puet l'en faire Balades de ſept vers, dont les deux vers ſont touſjours de la rebriche, ſi comme il puet apparoir cy aprés:

Balade.

Parfondement me doy plaindre & plourer
Et regreter des neuf preux la vaillance,
Car je voy bien que je ne puis durer;
Confort me fuit, honte vers moy s'avance;
Convoitise met en arrest sa lance,
Qui me destruit mon plus noble païs.
Preux Charlemaine, se tu fustes en France
Encor y fust Roland, ce m'est advis.

Alixandre, qui ot à justicier
Tout le monde par sa bonne ordonnance,
Quant il sçavoit un poure chevalier,
Armes, chevaulx li donnoit & finance;
Pour sa bonté li faisoit révérence.
De ce faire sont les plus haulx remis.
Preux Charlemaine, se te fusses en France
Encor y fust Roland, ce m'est advis.

Car chascun jour me fault amenuiser
Par le défault de vraye congnoissance,
Et par déduit qui tient en son dangier
Cil qui doit en moy mettre deffense,
Par le jeune conseil qu'il a d'enfance,
Dont Roboam fut convaincu jadis.
Preux Charlemaine, se tu fustes en France
Encor y fust Roland, ce m'est advis.

Autre Ballade

S'Ector li preux, Cesar & Alixandre,
Deyphile, Tantha, Semiramis,
David, Judas Machabée, qui tendre
A subjuguer vouldrent leurs ennemis,
Josué, Panthasillée,
Ypolite, Thamaris l'onourée,
Artus, Charles, Godefroy de Buillon,
Marsopye, Ménalope, dit l'on,
Et Synope qui eurent corps crueux,
Revenoient tout en leur region,
Du temps qui est seroient merveilleux.

L'ENVOY.

Princes, se ceuls qui orent si grand nom
N'eussent tendu à ce qui estoit bon,
Leur renom fust en ce monde doubteux;
Or ont bien fait, & pour ce les loe on;
Mais se tout vir povoient par raison,
Du temps qui est seroient merveilleux.

(*L'Art de dictier & de fere Chançons, Balades, Virelais & Rondeaulx,* dans les Poésies morales & historiques d'Eustache Deschamps, publiées pour la première fois par G.-A. Crapelet, imprimeur. Paris, MDCCCXXXII.)

II

La Balade est Poëme plus graue que nul des precedens (Sonnet & Rondeau), pour ce que de son origine

s'adreſſoit aux Princeſſes, & ne traitoit que matieres graues & dignes de l'aureille d'vn roy. Auec le temps empireur de toutes choſes, les Poëtes Françoys l'ont adaptée à matières plus legeres & facecieuſes, en ſorte qu'auiourd'huy la matiere de la Balade eſt toute telle qu'il plaiſt à celuy qui en eſt autheur. Si eſt elle neantmoins moins propre à facecies & legeretez.

Sa forme eſt telle qu'elle contient trois coupletz entiers, & vn epilogue communement appellé Enuoy. Les trois coupletz doyuent auoir tous autant de vers les vns comme les autres, & vniſones en ryme: car s'ilz ſont de different ſon, ia la bonne part de la grace que doit auoir la Balade, eſt eſgarée. Le nombre des vers en chaſque couplet eſt huittain ou dizain, par foys ſeptain ou vnzain... L'enuoy ou epilogue meſure le nombre de ſes vers à la forme du couplet: car ſi le couplet eſt huictain, l'Enuoy ſera quatrain. Si le couplet ha dis vers, l'epilogue en aura cinq plus communement: aulcuns foys ſept. S'il eſt vnzain, l'Enuoy ſera icy de cinq, là de ſix, ailleurs de ſept vers. Et ſi le couplet a douze vers, comme tu en trouueras, en aucunes Balades de Marot, l'Enuoy en doit auoir ſept pour legitime propoſition. Voyla quant au nombre des vers: mais quant à la ryme, tu entens aſſez ſans mon auertiſſement, qu'à raiſon de l'analogie, les vers de l'Enuoy, en quelque nombre qu'ils ſoyent, doyuent reſembler en ſon, autant des derniers du couplet, qu'ilz ſont en leur nombre: comme ſi l'epilogue a cinq vers, ces cinq doyuent eſtre vniſones aux cinq derniers de chaſque couplet precedent, & ainſi en plus

grand nombre. Mais ſur tout fault que tu auiſes au dernier vers du premier couplet, qu'on appelle Refrain, pource qu'il ſe repete entier en la fin de chaſque couplet, & de l'Enuoy de meſme. Repete di-ie, non comme au Rondeau ſimple ou double, auquel la repetition du vers ou hemiſtiche eſt abondante, c'eſt à dire qu'elle ne diminue point le nombre des vers autrement requis au couplet, ains eſt ſupernumeraire. Mais en la Balade le refrain repeté eſt conté pour vn des vers conſtituans le couplet, comme tu peuz voir en ceſte Balade de Marot :

Quand Neptunus puiſſant Dieu de la mer
Ceſſa d'armer Carraques & Galées,
Les Gallicans bien le deurent aymer,
Et reclamer ſes grans vndes ſalées :
Car il voulut en ces baſſes vallées
Rendre la mer de la Gaule hautaine
Calme & paiſible ainſi qu'vne fontaine.
Et pour oſter Matelots de ſouffrance,
Faire nager en ceſte eau clere & ſaine
Le beau Dauphin, tant deſiré en France.

Nymphes des bois pour ſon nom ſublimer
Et eſtimer, ſur la mer ſon allées :
Si furent lors, comme on peut preſumer
Sans eſcumer les vagues rauallées :
Car les forts vents heurent gorges halées,
Et ne ſouffloyent ſinon à douce halene,
Dont Mariniers voguoient en la mer pleine,
Sans craindre en rien des orages l'outrance :

Bien preuoyans la paix que leur amene
Le beau Dauphin, tant defiré en France.

Monftres marins veit on lors affommer
Et confommer tempeftes deuallées:
Si que les nefz fans crainte d'abymer
Nageoient en mer à voiles auallées.
Les grans poiffons faifoient faulz & halées,
Et les petits d'vne voix fort fereine
Doucettement auecque la Sereine
Chantoient au iour de fa noble naiffance,
Bien foit venu en la mer fouueraine
Le beau Dauphin tant defiré en France.

Prince marin, fuyant œuure vilaine
Ie te fupply, garde que la Baleine,
Au Celerin plus ne face nuifance,
Affin qu'on aime en cefte mer mondaine
Le beau Dauphin, tant defiré en France.

Tu trouueras d'autres Balades à double refraiu, l'vn repeté au mylieu du couplet, & l'autre à la fin: comme en la Balade de Marot à Frere Lubin: & cefte maniere de refrain double, eft autant rare que plaifante. La Balade au demourant fe fait de vers de huit & dix fyllabes mieux & plus communément. Mais tiens toufiours en memoire cefte regle generalle, que le vers de huit fyllabes eft né feulement pour les chofes legeres & plaifantes. Note conféquemment quant au fait de la Balade, que fa premiere vertu & perfection eft, quand

le refrain n'eſt point tiré par les cheueux pour rentrer en fin de couplet : mais y eſt repeté de meſme grace & connexion que je t'ay dit au chapitre precedent eſtre requiſe à la repriſe du Rondeau.

L'Enuoy commence quaſi touſiours par ce mot, Prince, ſi la Balade dreſſe à homme ; & par, Princeſſe, ſi à femme, d'où tu peuz congnoiſtre la maieſté & pris d'elle. Cela toutesfois n'eſt tant neceſſaire que tu ne trouues en beaucoup d'Enuoys ces mots laiſſez pour autres mieulx à propos qui ayent pareille ou meilleure harmonie.

Toute telle difference y a-il entre le Chant Royal & la Balade, comme entre le Rondeau & le Triolet. Car le Chant Royal n'eſt autre choſe qu'vne Balade ſurmontant la Balade commune en nombre de couplez, & en grauité de matiere. Auſſi s'appelle-il Chant Royal de nom plus graue : ou a cauſe de ſa grandeur & maieſté, qu'il n'appartient eſtre chantée que deuant les Roys : ou pour-ce que veritablement la fin du Chant Royal n'eſt autre que de chanter les louanges, préeminences & dignitez, des Roys, tant immortelz que mortelz : comme il eſt à preſumer que la Balade ayt eſté ainſi nommée à cauſe du bal, auquel ſe peult croire que par ſon chant ſe ſouloir accommoder au temps de ſon origine. Mais afin que tu ne me dies curieux d'étymologies (qui touchent toutesfoys de bien pres la force & ſubſtance de la choſe), ie me contenteray de ce peu, que ie t'en ay dit, pour t'auiſer au reſte que le plus ſouuent la matiere du Chant Royal eſt vne allegorie obſcure enueloppant ſoubz ſon voyle la louange

de Dieu ou Déeſſe, Roy ou Royne, Seigneur ou Dame ; laquelle autant ingenieuſement deduitte que trouuée, ſe doit continuer iuſques à la fin le plus pertinemment que faire ſe peut : & conclure en fin ce que tu pretens toucher en ton allegorie auec propos & raiſon. Sa ſtructure eſt de cinq couplets vniſones en ryme, & eſgaulx en nombre de vers, ne plus ne moins qu'en la Ballade : & d'vn Enuoy de moins de vers ſuyuant la proportion mentionnée au chapitre précédent. Mais il a plus de certitude, car peu de Chans Royaux trouueras tu autres que de onze vers au couplet, & conſecutiuement de ſept à l'Enuoy, ou de cinq, ſelon que l'interpretation de l'allegorie requiert. Car couſtumierement l'Enuoy du Chant Royal porte la declaration de l'allegorie qui y a eſté deduicte, & par là cognoit ou ſi pertinemment & proprement la ſimilitude de l'allegorie eſtre accomodée à ce que declare l'Enuoy. Lequel ainſi comme en la Balade commence par ce mot, Prince : & repete auec congrue & pertinente concluſion le refrain qui aura par deuant finy chaſcun des cinq couplets de meſme proprieté & coherence que i'ay dit en la Balade...

Retien que tu ne liras point de Chant Royal fait d'autres vers que de dix ſyllabes. Note d'auantage, que l'elegance & pertinente deduction de l'allegorie eſt la premiere vertu du Chant Royal : la ſeconde, la coherence du refrain à chaque couplet.

Or liras tu en Marot entre ſes œuures des tiltres d'autres chantz : chantz paſtouraux, chantz nuptiaux, chantz de joye, chantz de follie, & ſemblables intitulés

ainſi plus à l'auenture à l'arbitre de l'imprimeur, que ſuyuant la phantaſie de l'autheur. Quoy que ſoit, retien ce pendant que le Chant Royal eſt le premier & ſouuerain entre touz les chantz : & que les autres ne ſe font qu'à l'ombre & imitation de luy. Ainſi en trouueras tu les vns en forme de Ballade : les autres en façon d'epigramme, & d'autres en formes de dizains ou huytains ſeparez, ſans nombre aſſeuré, ne ryme certaine. Qui en refrain double, qui auec refrain ſimple : qui ſans l'vn ne l'autre. Pourtant voulant faire chant autre que Royal, fay-le de la forme que tu penſeras la plus commode & propre à la matiere dont tu l'entreprendras baſtir : & tu n'y feras faulte digne de reprehenſion, mais que tu te propoſes l'analogie par tout recommandée par moy icy dedans, & ce decore tant inculque par Horace au diſcours de ſon *Art poëtique*.

(*Art poëtique françois, pour l'inſtruction des ieunes ſtudieux, & encor pour auancez en la Poëſie Françoyſe...* A Paris. Par la veufue Françoys Regnault, 1555.)

Cet *Art poëtique* eſt de Thomas Sibilet.

III

La Ballade peut être écrite en vers de dix ſyllabes (avec céſure après la quatrième ſyllabe) ou en vers de huit ſyllabes.

Elle peut commencer par un vers maſculin ou par un vers féminin...

La Ballade en vers de dix ſyllabes n'eſt autre choſe qu'un poëme formé de trois Dizains écrits ſur des rimes pareilles. Après les trois Dizains vient, — non une quatrième ſtrophe, mais une *demi-ſtrophe* de cinq vers, appelée *Envoi*, & qui eſt comme la ſeconde moitié d'un quatrième Dizain qui ſerait écrit ſur des rimes pareilles à celles des trois premiers Dizains.

La Ballade en vers de huit ſyllabes n'eſt autre choſe qu'un poëme formé de trois Huitains écrits ſur des rimes pareilles. Après les trois Huitains vient, — non une quatrième ſtrophe, mais une *demi-ſtrophe* de quatre vers, appelée *Envoi,* & qui eſt comme la ſeconde moitié d'un quatrième Huitain, qui ſerait écrit ſur des rimes pareilles à celles des trois premiers Huitains.

L'*Envoi,* claſſiquement, doit commencer par le mot : *Prince,* & il peut auſſi commencer par les mots : *Princeſſe, Roi, Reine, Sire ;* car, au commencement, les Ballades, comme tout le reſte, ont été faites pour les rois & les ſeigneurs. Il va ſans dire que cette règle, même chez Gringoire, Villon, Charles d'Orléans & Marot, ſubit de nombreuſes exceptions, car on n'a pas toujours ſous la main un prince à qui dédier ſa Ballade. Mais enfin telle eſt la tradition. Dans l'*Envoi* qui termine les Ballades, ces mots : *Prince, Princeſſe, Roi, Reine, Sire,* ſont ſouvent auſſi employés ſymboliquement, pour exprimer une royauté tout idéale ou ſpirituelle. C'eſt ainſi qu'on dira : *Prince des cœurs* ou *Reine de Beauté,* en s'adreſſant au Dieu Amour ou à quelque dame illuſtre.

La Double Ballade n'eſt autre choſe qu'une Ballade qui renferme ſix Dizains ſur des rimes pareilles ou ſix Huitains ſur des rimes pareilles au lieu de trois Dizains ou de trois Huitains ſeulement dont ſe compoſe la Ballade ordinaire, — & qui, communément, ne ſe termine pas par un *Envoi*...

De tous les poëmes français, la Ballade, ſimple ou double, eſt celui peut-être qui offre les plus redoutables difficultés, à cauſe du grand nombre de rimes pareilles, concourant à exprimer les aſpects divers d'une penſée ou d'un ſentiment uniques qu'il faut imaginer & VOIR à la fois. Mais c'eſt ici l'occaſion de révéler un ſecret de Polichinelle. Pour la compoſition de la Ballade, il y a un moyen mécanique d'un emploi ſûr, avec lequel on peut impunément ſe paſſer de tout génie & qui ſupprime toutes les difficultés. Il conſiſte ſimplement à compoſer en une fois (ſans s'inquiéter du reſte) la ſeconde moitié des trois Dizains & l'Envoi, & en une autre fois la première moitié des trois Dizains, — puis à raccorder le tout. Seulement, en employant ce moyen, on eſt ſûr de faire une mauvaiſe — irrémédiablement mauvaiſe Ballade !

J'ai à peine beſoin de dire en terminant que les poëmes intitulés *Ballades* par Victor Hugo dans ſes *Odes & Ballades*, par analogie avec des poëmes appelés *Ballades* dans des pays autres que la France, ne peuvent raiſonnablement s'appeler en France des *Ballades*. Car dans une même langue, le même mot ne peut ſervir à déſigner deux genres de poëmes abſolument differents l'un de l'autre ; & pour le

mot *Ballade* en France, depuis longtemps la place était prise.

(*Petit traité de Poésie française*, par Théodore de Banville, Bibliothèque de l'*Écho de la Sorbonne*.)





INDEX DES AUTEURS



INDEX DES BALLADES





ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 15 Février mil huit cent soixante-seize

PAR J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

